

What's Up



**CHRONIQUES DE L'AGENCE MYOP
NUMÉRO 02**

De l'injustesse du monde

par Stéphane Lagoutte

Nous autres, photographes, réagissons à ce qui nous atteint. Parfois par émerveillement, souvent en réaction à la violence du monde. Nous sommes animés par la conviction de la nécessité de témoigner. Comme si le réel qui prend corps dans nos images devait rester muet sans elles. Un monde qui, sans un regard porté sur lui, n'existerait plus. Un monde où tout deviendrait alors possible, et dont on n'apprendrait rien.

Une question revient souvent sur les raisons qui nous poussent à nous pencher davantage sur les misères du monde que sur ses richesses. C'était longtemps vrai, mais une tendance contemporaine porte aussi son regard sur les petits riens du quotidien qui en font le charme. Le détail d'une main posée devient signifiant. Les minuscules occurrences du bonheur, du vide ou du lien, tout simplement. Signifiants d'un monde qui aurait besoin de ralentir. Par exemple. Chez MYOP, nous nous posons ces questions. C'est pourquoi nous ne nous sommes jamais arrêtés à une catégorie photographique.

Quels sont les échos du monde qui résonnent en nous ? Quelle nécessité ressentons-nous d'en porter témoignage ? Sur quoi poser nos regards ? Pour quelles raisons œuvrer ? Comment documenter ? Comment respecter l'intégrité des personnes qui nous offrent leur image ? Comment diffuser ces travaux ? Dans quel monde nos images sont-elles reçues ? La liste des questions qui nous animent est infinie.

Signe de la pandémie qui s'éternise, ce What's Up #2 parle de précarités qui, à n'en pas douter, vont exploser dans les mois et années à venir. Nous savons bien qu'en période de crise, les premiers touchés sont les plus vulnérables. Les fossés se creusent. Se mêlent les questions de justesse et de justice. L'isolement des étudiants, l'insalubrité des logements marseillais, la violence faite aux femmes... De la façon de montrer le monde à la marginalité brestoise, de l'importance de l'image d'un prisonnier au Guatemala à l'histoire afghane, les horizons qui nous accrochent au monde sont vastes.

Où que nous soyons, d'où que nous soyons, nos regards portent notre conviction. Nous savons que ce qui nous anime est bien l'altérité. Cette idée que ce qui ne nous ressemble pas nous permet d'avancer. Qu'il n'y a de vie que dans la remise en cause de nos certitudes. Le différent nous complète et nous permet d'être au monde, de voir et d'appréhender l'autre avec humilité, et ouverture de cœur et d'esprit.

Bons voyages avec What's Up !



Occupation du théâtre de Gennevilliers pour réclamer la réouverture des lieux de culture, le 20 mars 2021. © Stéphane Lagoutte / MYOP



1. Reportage

Ed Alcock témoigne, en [page 6](#), du difficile quotidien des étudiants en France, grands oubliés de la crise sanitaire mondiale. Rêves suspendus, vie sociale dévastée, difficultés même pour se nourrir, le photographe s'interroge sur ce que sont devenues leurs plus belles années.

3. Regard

Olivier Mange réalise, en [page 20](#), un relevé « photo[po]graphique » des immeubles insalubres de Marseille, suite à la catastrophe de la rue d'Aubagne qui a coûté la vie à huit personnes, fin 2018. Un travail de mémoire majeur, « une démarche artistique et patrimoniale exploitable et analysable dans le temps ».

2. Cogito

Guillaume Binet revendique, en [page 18](#), le droit des photojournalistes à encore tout montrer malgré l'époque moralisatrice, pour peu que leur démarche soit bienveillante, et insiste sur l'importance d'apprendre à regarder ces images avec empathie.

4. Hors-Cadre

Marie Dorigny revient, en [page 42](#), sur son expérience au Népal en 2013 lors du mariage d'une jeune femme de 17 ans, Nanda, promise à un homme qu'elle n'a pas choisi, dans le petit village d'Hatark. Une vie de tristesse, à l'image des drames qui jalonnent la vie des femmes dans ce pays.

5. À suivre

Julie Hascoët présente son nouveau projet, 29 de sang, un travail photographique sur sa ville, Brest, « où l'on habite à la marge du monde », reconstruite à la hâte après la guerre et aujourd'hui « refuge pour déconstruire le présent et inventer l'avenir ». À lire en [page 44](#).

7. Retour sur l'Histoire

Pascal Maitre, en [page 54](#), nous embarque pour un long voyage de plus de 35 ans dans l'Afghanistan du Commandant Massoud, des talibans, et des nombreux peuples qui créent l'identité de cette terre convoitée et redoutée parmi toutes. Il se confie à Olivier Laban-Mattei.

9. Édito

Stéphane Lagoutte, signe la photo qui accompagne son édito, en [page 2](#), ainsi que la dernière de couverture, deux évocations de la précarité grandissante dans nos sociétés.

6. Dans l'œil d'Alain

Alain Keler raconte, en [page 50](#), l'histoire du guérillero de Chajul, un homme voué à la corde, au Guatemala, en 1982. Le photographe poursuit la réflexion de Guillaume Binet dans le Cogito de ce numéro et explique l'importance selon lui de continuer à réaliser ce type d'images de nos jours.

8. En scène

Olivier Laban-Mattei nous plonge, en contrepoint du travail d'Olivier Mange, dans la vie de Lisa, une délogée du 20 rue d'Anvers à Marseille, victime collatérale de la catastrophe de la rue d'Aubagne. Il raconte sa longue descente aux enfers aux accents kafkaïens. Un scénario librement adapté à lire en [page 110](#).

Cliquez sur le nom des rubriques ou sur les [pages en bleu](#) pour accéder directement au sujet concerné.

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.



Reportage



Nos meilleures années ?

La vie étudiante en temps de Covid

Ed Alcock

Texte adapté de l'anglais par Muriel Boselli

Suite à deux tentatives de suicide de la part d'étudiants à Lyon, Ed Alcock est parti à la rencontre de ces jeunes durement frappés par les conséquences de la crise sanitaire. La solitude, la pauvreté, l'épuisement et la faim rythment ce qui aurait dû être leurs meilleures années.

Père d'un étudiant en première année d'université, je n'avais pas imaginé la souffrance ressentie par des milliers, voire des millions de filles et garçons de sa génération. J'avais, à tort, projeté le sort de mon fils sur les autres : enfermé dans une chambre d'enfant depuis un an, la rage au ventre de ne pouvoir commencer sa vie d'adulte.

Lors d'un reportage dans un Crous situé dans un quartier excentré de Lyon, j'ai été horrifié de découvrir ces jeunes, qui, privés de soutien financier et confrontés à la quasi-impossibilité de trouver des petits emplois pour survivre, se réveillent chaque jour, dans des chambres exigües, se demandant s'ils pourront manger à leur faim, payer leur loyer, leur forfait internet et téléphonique. Une charge mentale qui vient s'ajouter à une dizaine d'heures par jour passées devant un écran, dans une solitude effarante, éloignés de leur famille et de leurs amis.

L'objet du reportage était de faire la lumière sur ces jeunes au bord du gouffre et, pour certains, prêts à sauter dans le vide, depuis leur petite fenêtre.

Valentin, 19 ans, en première année d'école de commerce, nous raconte ce moment où il

a aperçu une jeune étudiante, prête à se défenestrer, depuis le cinquième étage de leur résidence morne et bétonnée : « Elle criait, faisant un bruit terrifiant, semblable à celui d'un animal. J'ai attendu dans la cour en dessous, où elle pouvait me voir. J'avais peur qu'elle saute s'il n'y avait pas de témoins. »

Avec Marie, une amie, ils ont réussi à alerter à temps les pompiers pour l'empêcher de commettre l'irréparable. C'était le 12 janvier 2021, un jour froid et humide, à jamais gravé dans leur mémoire. Le jour où l'effroi est entré dans leur vie, où l'enfance a basculé.

Marie, 18 ans, est une jeune fille stoïque et sérieuse. En première année de prépa d'économie, sociologie et maths appliquées, elle ne veut pas retourner vivre chez elle, à Chalon-sur-Saône, de peur de contaminer ses proches, et se condamne ainsi à purger une peine indéfinie à la résidence universitaire.

Comme dans un cauchemar, Marie a le sentiment de crier sa détresse mais de ne pas être entendue. Combien de tentatives de suicide avant que les choses ne changent ? Dans la communauté étudiante de Lyon, la jeune fille du cinquième étage était déjà la deuxième à vouloir mettre fin à ses jours.





« Je cherche un emploi pour subvenir à mes besoins et pour payer mon loyer [qui va bientôt augmenter]. C'est très compliqué avec la crise actuelle. »

Dalila est allemande. Elle est arrivée à la résidence André Alix à Lyon en septembre 2020, pour un cours de français de six mois, qu'elle a suivi avec succès. Elle doit maintenant quitter la résidence et trouver un logement privé avant de retourner à l'université de Lyon en septembre 2021 pour étudier la physique. © Ed Alcock / MYOP



« Outre mes études, les jeux vidéo et Netflix sont ma seule activité. Les mauvais jours, des pensées négatives peuvent surgir. Surtout depuis que j'ai été témoin d'une tentative de suicide. »

Valentin, étudiant en première année, est logé à la résidence André Alix depuis septembre 2020. Il dit avoir beaucoup de mal à rencontrer des gens et souffre de solitude. Il a été témoin de l'une des deux tentatives de suicide d'étudiants de la résidence, au cours du mois de janvier 2021. © Ed Alcock / MYOP





Adriana est étudiante en première année à l'université de Lyon. Elle emporte de la nourriture offerte par le Collectif pour la solidarité étudiante créé lors du premier confinement. Le Collectif fournit de la nourriture, des produits sanitaires et d'entretien aux étudiants dans le besoin et sans ressources financières. © Ed Alcock / MYOP

Dans les étages de la résidence, nous déambulons dans de longs couloirs lugubres qui me rappellent ceux de l'hôtel de *The Shining* de Stanley Kubrick, les dorures en moins. Nous faisons du porte-à-porte.

Dalila ouvre la sienne. C'est une jeune femme solaire, d'une résilience qui m'impressionne. Avidée d'aventures, elle a débarqué à Lyon en septembre 2020, en provenance de Dresde dans l'est de l'Allemagne, sans aucune notion de français. Son objectif : acquérir au plus vite un diplôme de compétence linguistique afin de pouvoir poursuivre des études de physique.

En janvier, c'est chose faite. Elle s'exprime désormais parfaitement dans la langue de Molière. Gros bémol, la licence de physique ne démarquant qu'à la rentrée 2021, elle ne pourra garder le reste de l'année sa chambre dans la résidence universitaire, qui accueille environ 1 500 étudiants, dont un tiers sont étrangers. Ne voulant interrompre sa lune de miel avec la France, elle devra chercher un appartement plus cher en centre-ville. « Je passe mes journées à chercher un emploi pour subvenir à mes besoins et payer mon loyer, qui sera plus élevé dans le secteur privé », nous raconte-t-elle. « Avant, beaucoup d'étudiants avaient des petits boulots dans les restaurants. Mais ils sont tous fermés. »

Faute de moyens, les étudiants ont également faim, aussi incroyable que cela puisse paraître.

Le 21 janvier, Emmanuel Macron a annoncé que tous les étudiants auraient accès à deux repas par jour pour un montant d'un euro. Mais le resto U de la résidence est fermé. Les étudiants doivent se rendre dans le centre de Lyon, un trajet de 45 minutes, faire la queue et récupérer leurs deux repas, puis revenir à la résidence à temps pour se connecter à leur prochain cours. Mission impossible pour beaucoup.

L'autre option est de faire la queue à la banque alimentaire fondée par Catherine Fillon, professeur de droit à Lyon III, dans le centre-ville.

« Au début du premier confinement, je me suis rendu compte qu'on parlait beaucoup de la continuité pédagogique, mais absolument pas de la continuité alimentaire. Malgré le fait que de nombreux étudiants n'ont pas pu retourner dans leurs familles, le Crous a même fermé les restaurants universitaires à travers le pays. »

La banque alimentaire prend en charge jusqu'à 200 étudiants par jour, essentiellement étrangers, leur fournissant des produits alimentaires de base : légumes, pâtes, boîtes de conserves et produits sanitaires.

« La crise est particulièrement difficile pour eux, car ils n'ont pas de famille ici, et peu de réseaux d'amis », explique-t-elle. « Ils ont besoin de familles françaises pour les encadrer, les soutenir et les guider un peu. »

Le soir venu, nous retrouvons Stanley, un Haïtien de 25 ans, dans une cuisine qu'il partage avec ses voisins, sirotant un thé. Sa peine me transperce. Si certains étudiants trouvent les ressources intérieures pour continuer à lutter, d'autres ont plus de difficultés.

Cet étudiant en master de sociologie est très marqué par cette année de crise. Enfermé dans une chambre de neuf mètres carrés pendant les deux mois qu'a duré le premier confinement, il est devenu agoraphobe. Il a perdu son emploi d'étudiant à la SNCF. « Pour l'instant, je survis avec mes maigres économies », s'inquiète-t-il.

Comme souvent après mes reportages, je quitte Lyon avec plus de questions que de réponses : les étudiants, et l'ensemble des jeunes, continueront-ils à être les grands oubliés de la crise ? Mon fils et les autres feront-ils un jour l'expérience de s'asseoir sur un banc dans un amphithéâtre ? Les années universitaires, censées être nos meilleures années, resteront-elles dans leurs mémoires comme les pires ? ■



À la résidence André Alix, à Lyon, Eric, Cléa et Aissata se sont regroupés pour gérer un magasin solidaire qui fournit de la nourriture, des produits sanitaires et de nettoyage aux étudiants qui n'ont pas ou peu d'argent. De nombreux étudiants de la résidence se plaignent de l'isolement et de l'apparition de la dépression, en particulier les étudiants de première année et les étudiants étrangers qui n'ont pas de réseau familial ou amical à proximité. Deux étudiants ont tenté de se suicider dans la résidence en janvier 2021. © Ed Alcock / MYOP



Jean-Marie Georgelin est chef plongeur au restaurant universitaire (Crous) à Lyon. Les étudiants de l'université de Lyon peuvent obtenir un repas chaud et un repas froid par jour, pour 1 euro par repas. Cette mesure a récemment été introduite à l'échelle nationale, le gouvernement français ayant réalisé que de nombreux étudiants étaient en proie à un stress financier et psychologique causé par la crise actuelle du Covid. © Ed Alcock / MYOP





Le club social de la résidence André Alix, à Lyon, est fermé depuis le début de la crise du Covid, ce qui laisse peu de possibilités aux étudiants de se détendre en dehors de leur logement. © Ed Alcock / MYOP



Du devoir de montrer

par Guillaume Binet

Au Yémen, j'ai rencontré une enfant allongée sur un brancard. Elle avait reçu une balle dans la tête quelques instants plus tôt. Elle était seule. Les infirmiers l'avaient laissée là, vivante, le crâne déformé par un turban de gaze déjà souillé de sang et de poussière. Je ne connais pas son nom, elle avait peut-être sept ans. L'âge de mes filles. Elle était seule dans cette antichambre d'urgence d'un hôpital d'Aden. Je n'ai plus aucun souvenir des bruits qui l'entouraient, l'odeur du sang devait flotter dans l'air, l'hôpital était débordé par l'afflux de blessés. Sa solitude m'a sidéré. Je me suis approché et lui ai pris la main. En hyperventilation, elle avait les yeux grands ouverts, elle me fixait. J'ai pensé qu'il fallait que quelqu'un soit là pour elle, n'importe qui. Nous nous sommes regardés plusieurs minutes, je ne sais pas si elle me voyait vraiment, si elle était toujours là. Je n'ai pas pris de photo. Je ne me suis pas protégé derrière mon appareil. J'ai fait ce que j'aurais aimé que quelqu'un fasse pour mes enfants. J'ai cru respecter cette enfant en ne prenant pas de photo de ses derniers instants. Je le regrette infiniment aujourd'hui. Je le lui devais, en fait. La seule chose qui aurait servi, ç'aurait été de témoigner de la tristesse et de l'injustice de son destin. J'aurais dû photographier, transmettre son regard, montrer son image. Cette enfant est morte. J'entends les critiques. On m'aurait reproché d'attenter à la dignité de cette petite fille. Et puis, je n'avais pas l'approbation de ses parents pour montrer l'horreur de la guerre. Elle était très digne, cette petite fille. C'est la guerre et la mort d'un enfant qui sont indignes, et il me semble que c'est un devoir de le montrer. Il me semble qu'il y a un renversement du regard, de la morale. Ce n'est pas honteux d'être une prostituée, d'être victime d'un attentat, ou de mourir de faim. C'est en profiter, c'est tuer, c'est affamer qui l'est.

Plutôt que d'arrêter de vouloir montrer le monde tel qu'il est, par respect d'un interdit moral mal compris, il faudrait peut-être arrêter d'ingurgiter les images et de commencer à regarder. Il y a un siècle, Walter Benjamin réagissait déjà à la naissance de l'image commerciale et recommandait d'armer son regard. Il faut apprendre à regarder, car une œuvre photographique demande de l'empathie. Il faut comprendre qu'elle est le fruit de son époque, de la confrontation de mondes souvent différents. Toute image a un auteur, elle est subjective, née de son temps.

Les frises qui ornaient le Parthénon, La liberté guidant le peuple, Guernica, ou la photo de la fillette soudanaise au vautour prise par Kevin Carter, qui a fait couler tant d'encre, sont autant de témoignages à lire dans le contexte de leur création. Le photographe doit aussi, bien sûr, s'adapter au monde. La circulation des images, internet, le fait qu'elles soient accessibles partout et en un clic, doivent nous forcer à réfléchir. Nous devons protéger ceux que nous photographions comme le journaliste protège ses sources. Mais le respect, ce n'est pas passer l'horreur sous silence. Le respect, ce n'est pas détourner le regard. La photographie est un combat ■



République démocratique du Congo. Des déplacés du Kasai oriental vivent une grande détresse alimentaire suite à la crise économique, la réduction des libertés publiques et la terreur des miliciens Kamuina Nsapu qui ont frappé la province en 2017. © Guillaume Binet / MYOP

Marseille, Topologie d'un péril imminent

Olivier Monge

Après l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne, le 5 novembre 2018 à Marseille, il m'a semblé nécessaire de me pencher, à froid, sur l'état du parc immobilier de la ville afin de comprendre les mécanismes qui ont mené à cette catastrophe, en décrire aussi l'impact humain.

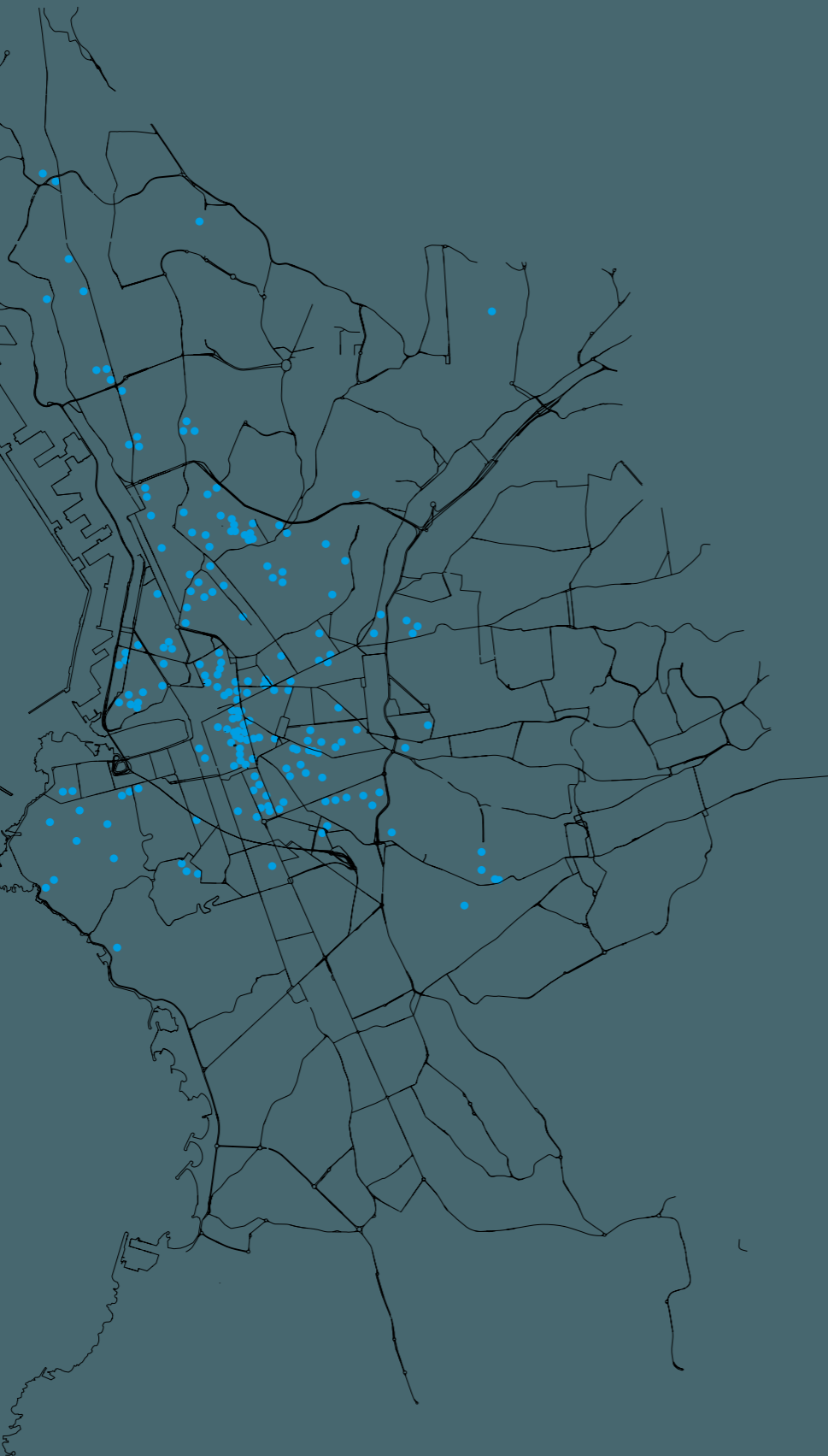
L'idée principale est de produire une mémoire, un état des lieux, un témoignage durable, une démarche artistique et patrimoniale exploitable et analysable dans le temps.

La liste des arrêtés de péril imminent délivrés par la mairie m'a servi de base pour construire un inventaire des bâtiments évacués qui constitue un corpus de plus de 400 immeubles et 3500 personnes déplacées à ce jour. C'est aussi le portrait d'une ville abîmée, pas seulement autour de la rue d'Aubagne. Ce corpus est un patrimoine bâti remarquable dans le sens où il est la résultante de l'histoire politique et sociale de la ville de Marseille. Ainsi cet ensemble de bâtiments est traité à la manière d'un cyanotype altéré faisant ainsi écho à un patrimoine ancien et dégradé.

Le point de départ de ce projet est ancré dans l'histoire de la photographie. En 1851, la Commission des monuments historiques commande à cinq photographes une série d'images documentant les bâtiments endommagés par la Révolution française, c'est la Mission héliographique. Le but est alors de produire des dossiers documentaires visant à la restauration de ces bâtiments. La photographie, servant à la fois de preuve et de document, fait l'inventaire des biens à restaurer. De la même manière, ma collection d'immeubles et de personnes constitue un corpus sujet à la restauration.

Cette démarche utilise deux caractéristiques apparues dès la naissance de la photographie, une croyance et un fait, la preuve et la mémoire ■

Toutes les photos de ce portfolio © Olivier Monge / MYOP



Centre-ville de Marseille et localisation des immeubles insalubres



Et en [page 110](#), plongez dans la vie de Lisa, une délogée du 20, rue d'Anvers à Marseille.
Un scénario d'Olivier Laban-Mattei



38, boulevard Philippon, 13004







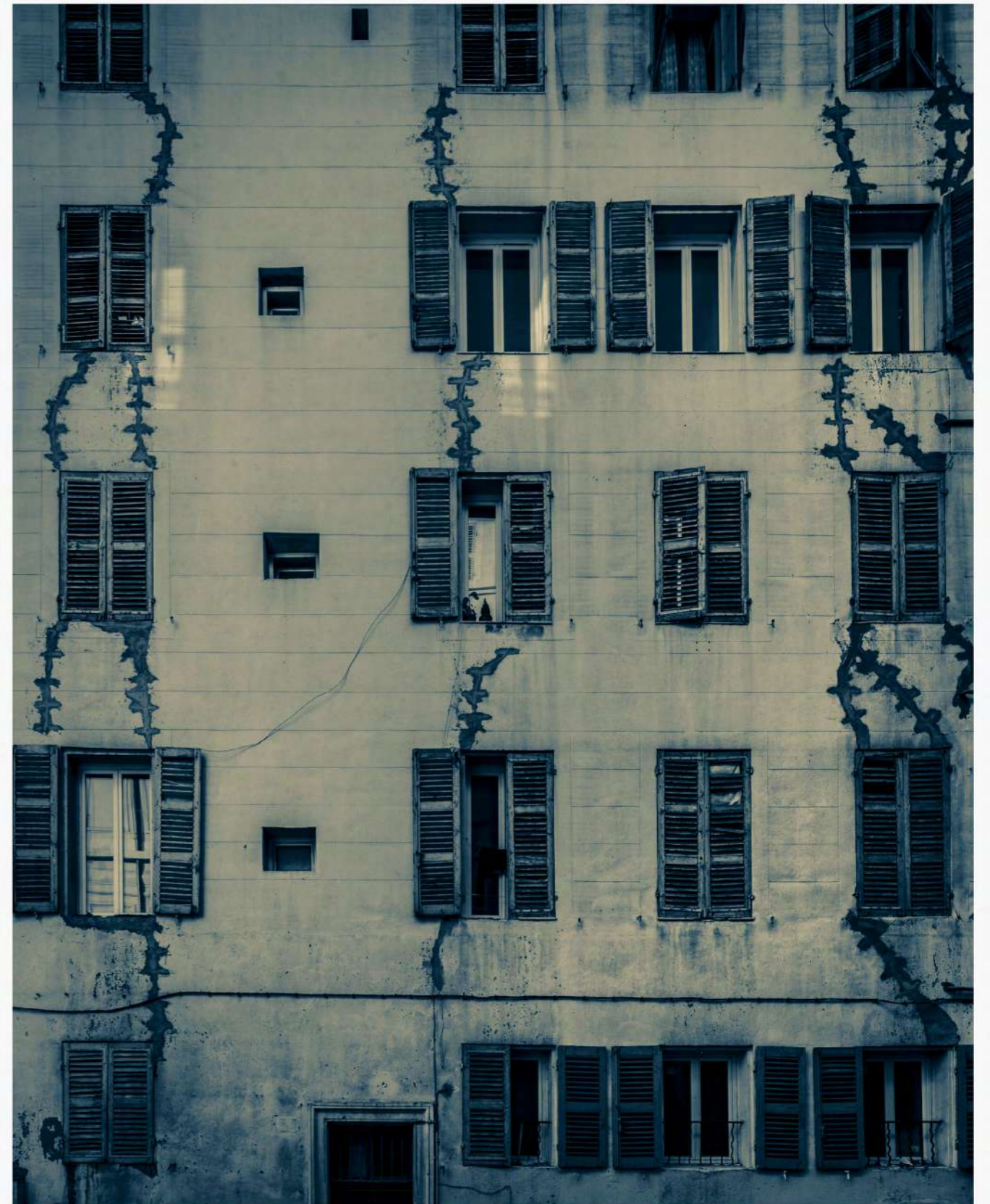
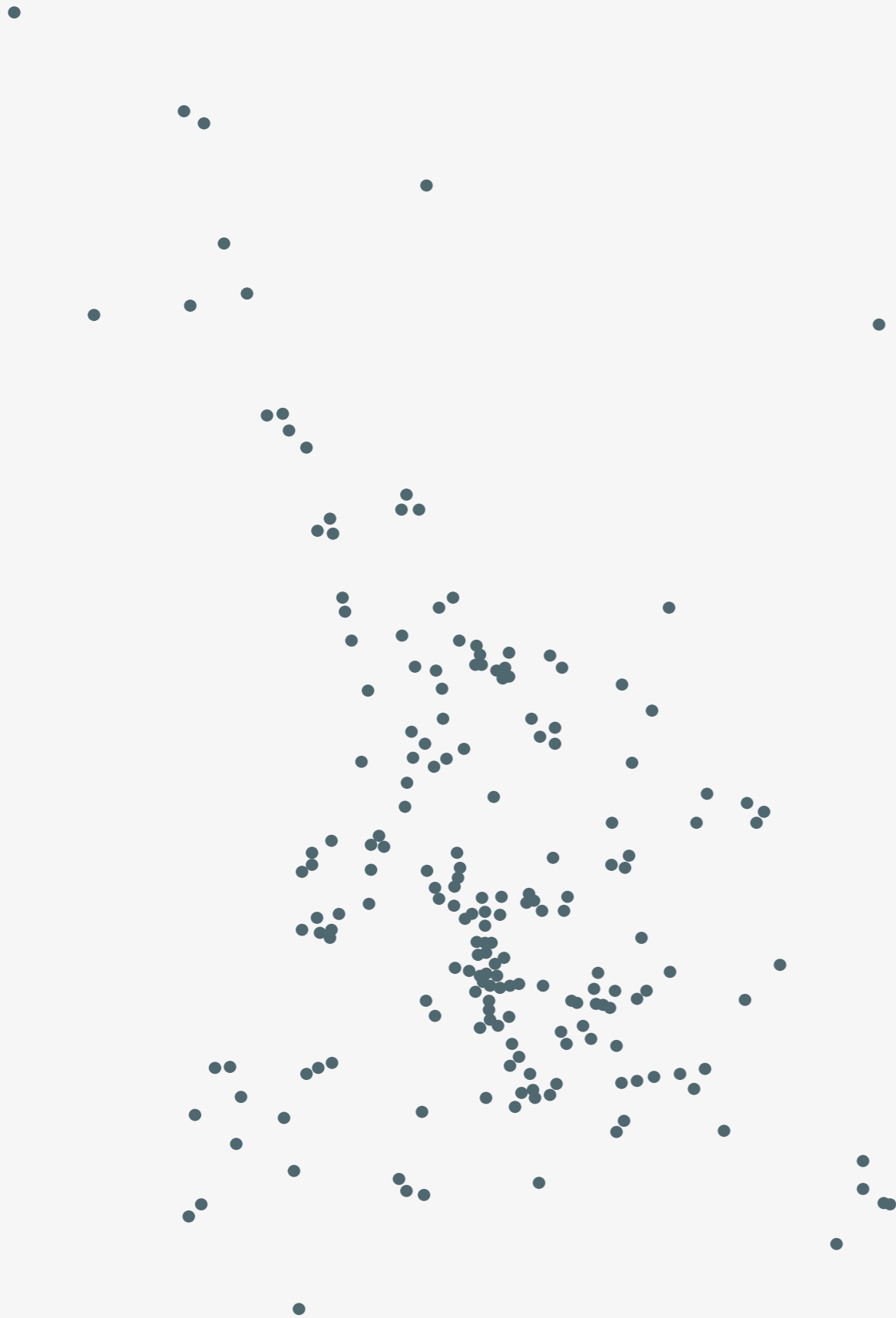
Lisa

« Il faut malheureusement attendre qu'il y ait des morts pour qu'on commence à s'occuper de la question du logement à Marseille. »

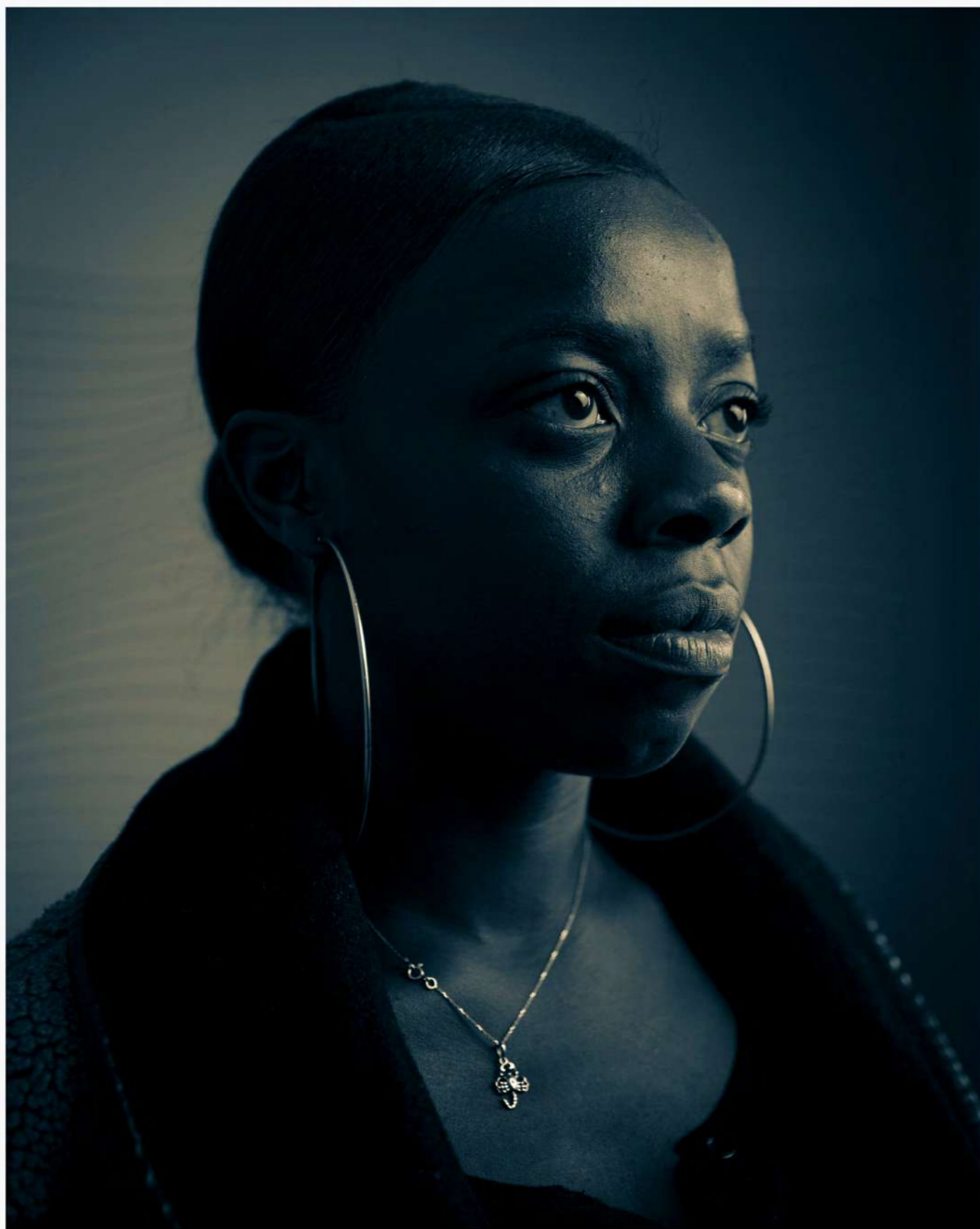
Lisa, délogée du 20, rue d'Anvers



20 rue d'Anvers, 13001



1, rue Lafayette, 13001



Nancy

« Les pompiers m'ont dit que j'avais une heure pour déménager et emporter un maximum d'affaires, mais la propriétaire de l'immeuble m'a ordonné de ne pas aller à l'hôtel sinon elle allait devoir payer. »

Nancy, délogée du 37, rue Montolieu



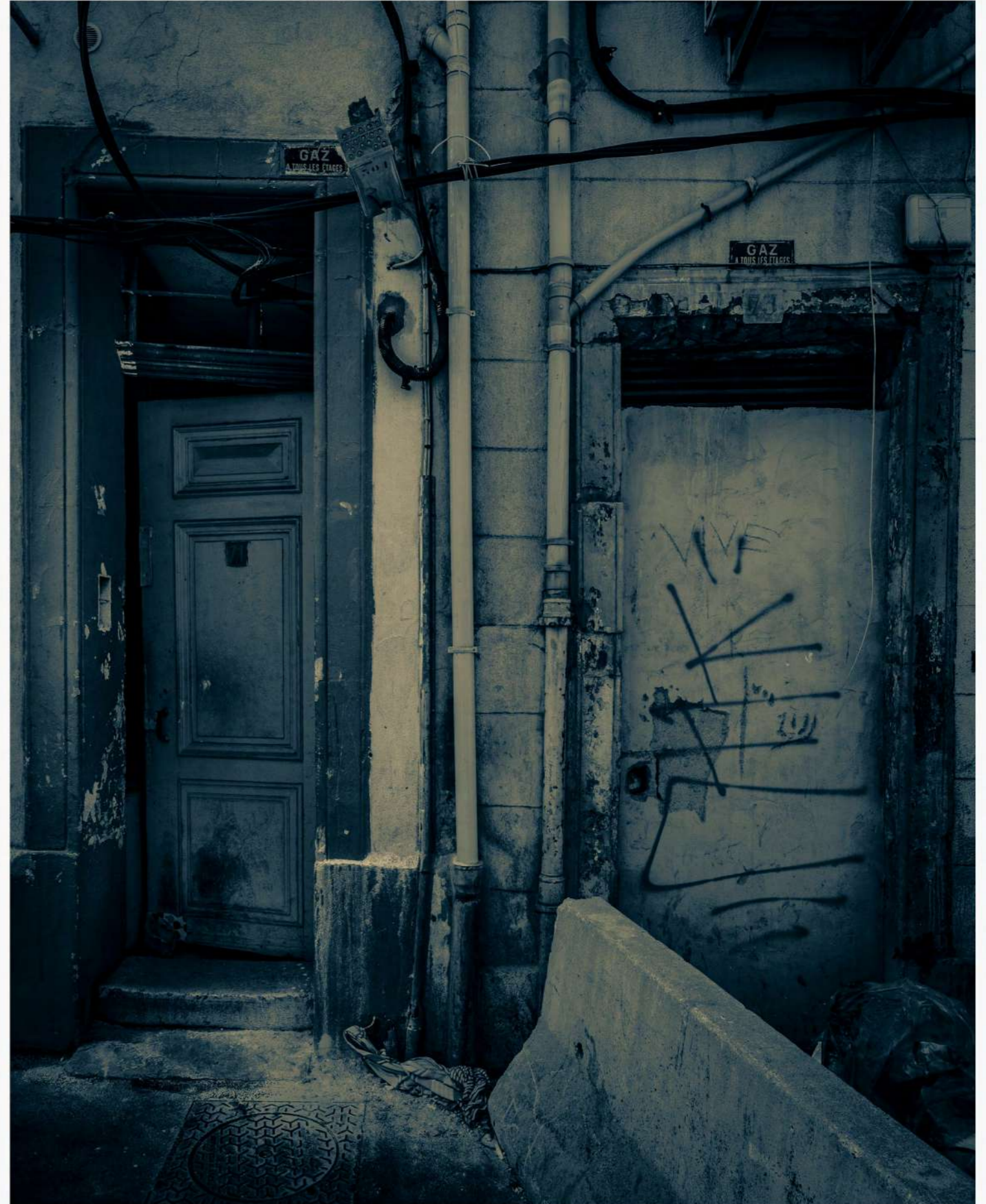
37, rue Montolieu, 13002



146, boulevard de la Libération, 13004



68, rue Clovis Hugues, 13003



71, rue Clovis Hugues, 13003



69, rue d'Aubagne, 13001

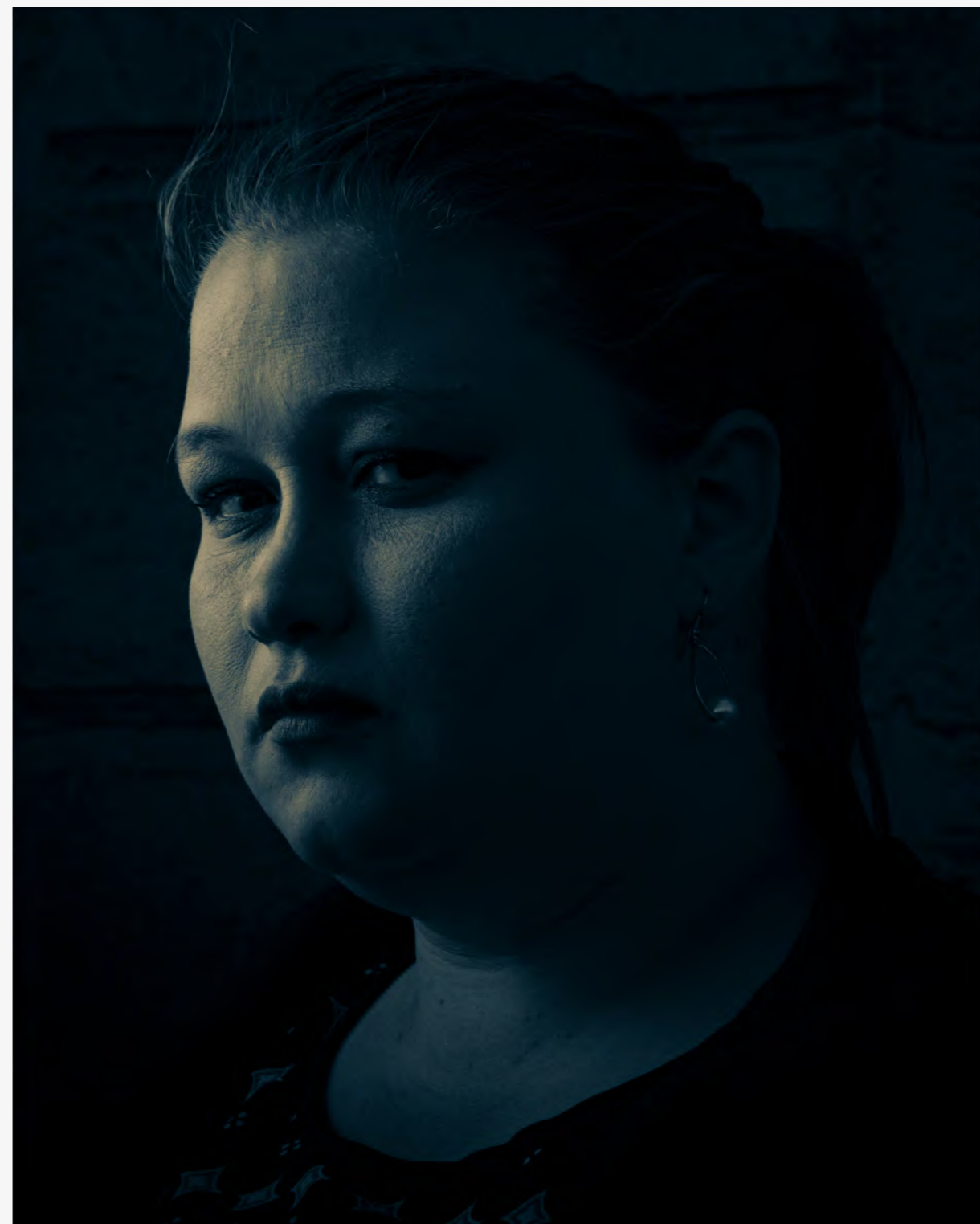


1, rue Lafayette, 13001





Gael, délogé du 86, rue d'Aubagne, 13001



Anne-Sophie, délogée du 6, boulevard Louis Frangin, 13005





43, rue Montolieu, 13002





63, rue Clovis Hugues, 13003



68, rue Clovis Hugues, 13003





© Marie Dorigny / MYOP

Cela fait déjà six semaines que je parcours le pays pour documenter les violences faites aux femmes. Une amie travaillant dans l'humanitaire m'a convaincue de m'intéresser à ce sujet, après la publication d'une étude du ministère de la Santé népalais révélant que, dans ce pays, la première cause de mortalité des femmes âgées de 15 à 49 ans était le suicide. Un cas unique au monde.

Ce matin-là, le petit village de Dadeldhura est englouti dans une épaisse nappe de brouillard, noyé sous des trombes de pluie. La mousson rendra bientôt cette zone totalement inaccessible. Pour ne rien arranger, aujourd'hui c'est « bandha », soit une grève générale décrétée par les maoïstes qui interdit toute activité dans le pays, y compris la circulation des véhicules à moteur. Nous devons donc partir à pied avec l'équipe d'Oxfam qui a prévu de m'emmener dans un village où se pratique la triste coutume du « chhaupadhi ». Cette pratique arriérée, encore très courante dans cette région défavorisée, consiste à reléguer les femmes avec les animaux, dans l'étable ou la bergerie, pendant toute la durée de leurs règles, car elles sont alors considérées comme impures.

La marche, épuisante sous les rafales de vent et de pluie, dure depuis des heures déjà, lorsque j'entends de la musique. Je vois, à l'entrée d'un village, un attroupement qui, bien sûr, provoque ma curiosité. Mes guides n'ont pas très envie d'être détournés de leur mission mais, en insistant un peu, j'arrive à les convaincre d'aller jeter un coup d'œil. Arrivée sur place, je jubile : un mariage, mon premier au Népal. J'en cherche un depuis des semaines.

L'image racontée

“

Népal, le pays qui n'aimait pas les femmes

par Marie Dorigny

Dimanche 16 juin 2013, village d'Hatark, région du nord-ouest, Népal.

La mariée est là, elle vient juste de sortir de la maison de ses parents, vêtue de la tenue rouge et or traditionnelle. Maquillée comme une délicate poupée, le visage figé, elle se tient au milieu d'une foule bruyante et hilare. Les hommes ont visiblement déjà beaucoup bu, les enfants se bousculent pour mieux la voir. Pendant que ses amies ajustent son voile, je commence à la photographier, au grand étonnement des villageois qui doivent se demander ce qu'une étrangère fait ici, dans cette zone si peu touristique. Mais je ne ressens aucune hostilité, on me sourit gentiment.

Pendant que je tourne autour de la scène avec mon boîtier, l'équipe d'Oxfam se renseigne pour moi : la jeune fille s'appelle Nanda, elle a 17 ans et n'a pas choisi son époux, même si elle le connaît de longue date. C'est un mariage arrangé par son père, comme c'est le cas pour la grande majorité des Népalaises. Bien qu'officiellement, le mariage soit interdit avant 18 ans, la plupart des femmes dans les zones rurales sont mariées par leurs familles dès l'adolescence, voire l'enfance.

Nanda s'avance seule, fait quelques pas, tourne sur elle-même, comme perdue. Chahuté par les bourrasques de vent, son voile transparent, parsemé de broderies dorées, l'enveloppe d'une pluie d'étoiles. Mais le temps presse, et la foule l'avale à nouveau pour l'emmener vers Birendra, le marié, qui l'attend devant sa maison.

Là, l'ambiance est survoltée, j'ai du mal à me frayer un passage pour photographier Nanda, qui s'est mise à pleurer bruyamment pendant le rituel d'accueil pratiqué par les femmes de sa nouvelle famille. C'est la tradition au Népal, comme dans beaucoup d'autres pays de cette région du monde : les mariées doivent manifester ostensiblement leur chagrin de quitter la maison paternelle. Une marque de respect. Mais je ne peux à cet instant m'empêcher d'y voir tout un symbole : cette frêle et gracieuse mariée, ensevelie par cette foule compacte et qui pleure le jour de ses noces, incarne soudain pour moi toute la souffrance des femmes népalaises que j'ai rencontrées durant ce reportage. Battues, vendues, violées, brûlées, rabaissées par une société qui va jusqu'à leur dénier la citoyenneté* et les pousse à préférer la mort.

J'ai à peine le temps de capturer la scène que déjà, un homme se précipite sur la jeune fille, la jette sur son épaule comme un sac de riz et l'emporte en courant, en un simulacre d'enlèvement.

Les cris de Nanda résonnent dans la montagne tandis que je quitte le village, le cœur lourd ■

* Les Népalaises ne naissent pas citoyennes de leur pays, seul leur père ou leur mari peut décider de leur accorder ce droit. Sans leur bon vouloir, elles n'ont pas d'existence légale.

[Voir l'ensemble de la série](#)



© Julie Hascoët / MYOP

Projet en cours

29 de sang Julie Hascoët

À Brest, on habite en bordure du monde. On se tient à la marge. Marginal, donc.

C'est ici, dans l'air iodé et au travers de rues toutes de béton, reconstruites à la hâte, que les silhouettes en quête d'un ultime refuge viennent se retrouver pour déconstruire le présent et inventer l'avenir. Une dernière enclave pour celles et ceux qui cherchent à fuir – mais pas tout à fait sauter. Au bord du vide – toisant un gouffre de falaises ; le long du trait de côte – affrontant la ligne d'horizon ; on se tient à la limite de la terre, tout au bout, sur une frontière qui peine à se définir. Border line. Brest se vit comme une île sans en être une pour autant, convoquant dans la radicalité de sa géographie une radicalité des tempéraments. Aux avant-postes, la ville s'incarne en bastion flamboyant des âmes paumées, des corps mutants et des cœurs en lutte. Une ville de battements et de fluctuations, de marées et d'humeurs, de possibles débordements.

29 de sang est une série de photographies en cours de réalisation, accompagnée d'un travail d'écriture. Ce projet a vu le jour suite à une proposition de Nathalie Bihan, responsable des éditions Autonomes (maison

d'édition locale et indépendante), pour sa collection « vingt-neuf deux-cent », en référence au code postal de la ville.

Brest est une ville que je côtoie depuis toujours et que j'habite depuis deux ans. Plus qu'un lieu de vie, c'est pour moi un terrain de jeu et d'expérimentation, un espace de tentatives sans cesse renouvelées. C'est sur cet aspect mouvant et métamorphique que j'ai voulu porter mon regard. Quartiers en mutation – symboles d'une gentrification globalisée ; front de mer aux accès restreints – entre zones militaires et portuaires... Il est aussi question de saisir les brèches potentielles du paysage, les espaces à investir, les lieux qui échappent encore au quadrillage de la carte – ces endroits où tout peut advenir. Lumière qui décline, bâtiments en cours de démolition et corps qui se dérobent : la photographie propose une dérive au cœur de la ville, qui embarque dans son sillage une constellation d'ami.e.s, de proches, de partenaires d'aventures, de voisin.e.s, toujours prompts à la fête et à la fougue – constellation avec laquelle j'expérimente chaque jour un peu plus le fait d'être vivante, ici et maintenant ■

29 de sang, série et édition en cours : sortie prévue pour la rentrée de septembre 2021.

[Voir le travail de Julie Hascoët](#)





© Julie Hascoët / MYOP



© Julie Hascoët / MYOP



© Julie Hascoët / MYOP

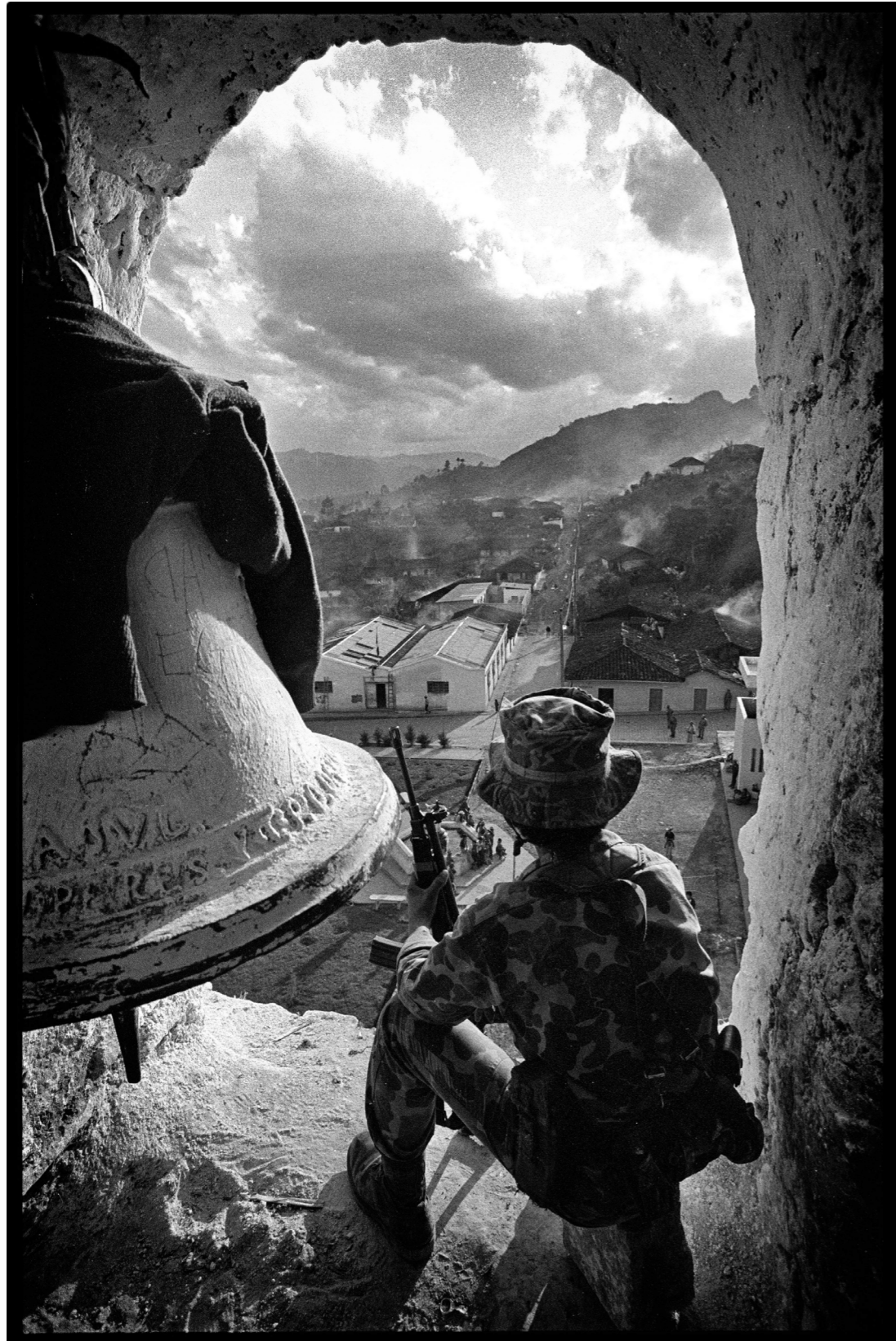


© Julie Hascoët / MYOP



Dans l'œil d'Alain





© Alain Keler / MYOP

Guatemala Le guérillero de Chajul

par Alain Keler

Mercredi 3 mars 1982

Chajul, département du Quiché, Guatemala. Un guérillero, arrêté par la défense civile du village, est livré au bataillon commandé par le colonel Benedicto Lucas Garcia, frère du Président au pouvoir, qui nous promet que le prisonnier ne sera pas exécuté. Je prends la photo. Quelques années plus tard, une ONG basée à Genève me contacte pour me demander si j'ai eu des nouvelles de ce prisonnier. Sa famille l'a reconnu sur ma photo, parue dans un magazine mexicain. Il est malheureusement probable qu'il ait été exécuté.

Cela peut nous amener à nous poser cette question générale : doit-on photographier les prisonniers ? La Convention de Genève du 12 août 1949 définit les prisonniers de guerre comme les membres d'une armée (régulière ou non) ou de son équipage, d'une milice ou d'un mouvement de résistance qui sont « tombés au pouvoir de l'ennemi ».

Si je n'avais pas photographié cet homme fait prisonnier, sa famille n'aurait jamais su ce qu'il était devenu. Les déportés juifs des camps de concentration nazis pendant la Seconde Guerre mondiale n'ont pas été photographiés, à l'exception de quelques images clandestines devant les chambres à gaz. C'est ce qui a permis aux négationnistes de nier l'une des pages les plus sombres de l'histoire de l'humanité. Pas de photo, pas de preuve.

L'image a toujours constitué un vecteur de la mémoire, de l'histoire. Avant les photographes, les peintres ont représenté des scènes de grandes batailles et de massacres : Goya avec Les désastres de la guerre et le Tres de Mayo, Delacroix (Scènes des massacres de Scio), Picasso (Guernica). Ces peintures et gravures sont aujourd'hui exposées dans les plus grands musées du monde.

Le photographe est un messager. Il apporte les bonnes et les mauvaises nouvelles. Photographier, c'est informer. Fixer le visage d'un prisonnier ne lui garantit pas d'avoir la vie sauve, comme pour notre photo, mais permet une identification, aussi dure que soit la réalité.

Une photographie comme seul souvenir.







Afghanistan

Une géographie humaine

Pascal Maitre

Même s'il se défend d'avoir raconté, au cours des 35 dernières années, l'histoire de l'Afghanistan, Pascal Maitre appartient à cette poignée de photographes qui ont su montrer, année après année, la complexité et la richesse de cette terre déchirée par la guerre, une terre convoitée, redoutée, souvent occupée mais jamais soumise, cœur névralgique des grands enjeux géopolitiques mondiaux contemporains.

par Olivier Laban-Mattei

Difficile d'attraper Pascal Maitre. Même la pandémie de Covid-19 et les nouvelles contraintes de déplacement ne sont pas parvenues à contenir sa frénésie de voyages. Chez MYOP, on le cherche sans cesse : « Vous avez vu Pascal récemment ? », « Non, pas depuis trois mois... », « Il est où en ce moment ? » La réponse à cette dernière question n'inclut pas la France. Rarement l'Europe, même. Quand Pascal est à l'étranger (souvent, donc), c'est généralement en Afrique ou en Asie.

« Par chance » – disons-le surnoisement, avec toute la lâcheté des guillemets –, une petite bactérie a réussi l'exploit, le dernier jour de son reportage en Éthiopie, de l'attraper pour moi, l'enfermant un moment dans son appartement parisien. Jamais il n'avait ramené ce genre de souvenir, dit-il, non sans rage, comme s'il s'en voulait d'avoir, pour la première fois de sa vie, manqué de tout maîtriser. Une aubaine en tout cas – assumons définitivement le cynisme – de trouver Pascal chez lui, au calme. Une pause forcée dans son agenda pour profiter égoïstement de ses souvenirs, de ses histoires. Mais une occasion aussi, pour lui, de replonger dans ses archives afghanes et d'en extraire ses plus belles pages, ce qu'il n'avait

jamais vraiment eu le temps de faire jusqu'à présent, et pour cause.

La rencontre avec Pascal constituait donc une première victoire en soi. Il ne fallait pas manquer le rendez-vous, tant je sentais déjà au téléphone le photographe bouillonner de repartir bientôt. Mais une autre difficulté allait rapidement poindre : parvenir à condenser en quelques lignes, et de façon cohérente, l'immense expérience de Pascal en Afghanistan. Précisons ici que je ne suis pas rédacteur de métier et que la tâche m'est d'autant plus ardue. Une façon couarde, je l'admets, de me départir d'éventuelles remarques du photographe en me dédouanant à l'avance de certaines omissions dans ces prochaines pages.

En espérant qu'un jour, comme il commence à l'envisager, un livre viendra combler ces lacunes.

Le jour J, Alain Keler déjeune chez Pascal. Il veut assister au début de notre conversation, regarder les photos de son ami, se remémorer une époque, celle de la Kodachrome, même si lui avait plutôt porté son dévolu sur la Tri-X. Les deux compères ont vécu de près certains des plus grands moments de l'histoire mondiale contemporaine. Des dinosaures, comme on aime à les nommer, avec tendresse et respect. Les écouter deviser ravive la petite flamme de



Cliquez sur la bulle en bas de chaque photo du dossier pour accéder aux légendes
Photos © Pascal Maitre / MYOP

mes débuts, quand je suivais de loin, des étoiles dans les yeux, les aventures des Grands de la photographie de reportage. Leurs anecdotes, nourries de moult détails par l'exactitude des noms, des dates et des situations, racontées des décennies plus tard avec autant de foi et d'ardeur qu'au premier jour, fascinaient les spécialistes de la mémoire. Un sujet d'étude à n'en pas douter. Pour autant, l'esprit court souvent plus vite que la parole. Et à ce jeu, les dinosaures sont assurément véloces et pas faciles à suivre. Logorrhées tronquées de longues digressions, parenthèses sur digressions, sauts d'époques, puis retour sans faille à l'histoire principale : il faut s'accrocher pour ne pas perdre le fil et ne pas tout mélanger. On regrette parfois notre oisiveté de jeunesse en classe d'histoire-géo et on hésite à hasarder une question qui remettrait

une pièce dans la machine, au risque de nous enfoncer un peu trop loin dans les arcanes de leurs pensées. La plupart du temps donc, on écoute, attentivement. Et on apprend. À l'issue du repas, Alain nous laisse à notre « entretien ».

Devant son ordinateur, Pascal fait lentement défiler ses images. La texture du grain et les couleurs si particulières de la Kodachrome confèrent à ses clichés une atmosphère cinématographique. Devant mes yeux, ce ne sont pas les vêtements des personnages qui me révèlent l'époque des reportages, mais bien l'émulsion de la pellicule. Jusqu'à ce que le numérique vienne lisser les visages. « Ça, c'est après 2008. La production de la Kodachrome s'est arrêtée cette année-là ». Un crève-cœur pour Pascal. →









Le premier séjour de Pascal en Afghanistan remonte à 1976. En simple voyageur, selon son terme. On ne dit pas « touriste » dans cette région du monde. La marche y est un périple, le chemin une épopée, le voyage une odyssée. La géographie du pays impose la révérence, presque la pénitence. Ces montagnes le marquent, à jamais.

En 1985, il saisit l'occasion lancée par Alain Mingam, alors rédacteur en chef de l'agence Gamma. « Nous étions plusieurs photographes dans la salle de rédaction. Mingam nous avait proposé de partir sur une opération que Gamma montait avec Kouchner pour aller voir les Moudjahidin se battre contre les Russes. Tout le monde se cachait dans la salle, personne ne voulait aller là-bas. Pas que les photographes avaient peur, non, mais l'Afghanistan n'était pas vendeur, tu avais peu de chance de rentrer dans tes frais. Tu marchais des semaines dans les montagnes à l'affût des soldats soviétiques, sans vraiment pouvoir faire de photos. C'était pas très rentable. Certains y avaient perdu 20 kilos, sans rien ramener de vraiment très concluant ». Pascal, lui, y voit l'opportunité de retourner dans ce pays qui l'a tant séduit neuf ans plus tôt.

« Finalement, Kouchner n'est pas venu, mais la mission a été maintenue. Nous étions quatre étrangers à partir. J'étais avec un caméraman de FR3, Yvon Deleau, un docteur de Médecins du Monde, et un chercheur, Michael Barry, qui devait enquêter pour l'ONU sur d'éventuels crimes de guerres commis par les Russes. L'idée était d'intégrer une colonne de Moudjahidin afghans au Pakistan », base arrière supportée à coup de milliards de dollars par les Américains, depuis laquelle les rebelles s'approvisionnaient en armes et en nourriture. Avec ce chargement, les hommes traversaient ensuite à pied tout l'Afghanistan sur près de 800 kilomètres pour rejoindre le front de l'Ouest, en évitant au maximum les Russes sur le trajet, mais aussi les espions afghans à leur solde dissimulés dans tout le pays. « À cette époque, les Russes avaient été clairs : s'ils attrapaient un étranger, il n'y aurait pas de procès. Il fallait donc faire profil bas ».

En France, Pascal s'est laissé pousser la barbe. Au départ du Pakistan, il enfile un kurta, revêt

un patou, se coiffe d'un pakol. Il est désormais afghan parmi les Afghans. Quand la colonne s'engage dans la zone tribale, Pascal baisse la tête, se tait, pour ne pas éveiller la curiosité des populations. Il devra ainsi rester vigilant tout au long des semaines suivantes. Au bout de trois jours de marche, une fois la frontière passée, Pascal récupère ses appareils photos, malgré lui confiés à des marchands au-dessus de tout soupçon et cachés dans des sacs à patates. Commence alors un long pèlerinage nocturne : « On marchait la nuit uniquement, jusqu'au petit matin, pour être les moins visibles possible. C'était pénible, parce que c'était presque impossible de faire des photos. On passait par des tas d'endroits hostiles, il fallait vraiment faire gaffe. On dormait dans des mosquées, ou dans des villages 'amis'. On a passé des cols à 4 000 mètres, il faisait froid, on mangeait ce qu'on trouvait. Et puis la fatigue, le stress, l'énerverment... Physiquement, c'était dur. » Des semaines durant, la cohorte continue son long chemin de croix. La route est longue et dangereuse. Les hommes essuient les provocations soviétiques, souvent préventives et sans conséquences létales, lancées par quelque garnison en poste avancé, plus soucieuse de rester en vie en gardant l'ennemi à distance de son fortin que de gagner la considération et les honneurs posthumes du Kremlin. La réputation terrible des combattants afghans invite les Russes à éviter le corps-à-corps lorsqu'ils se savent inférieurs en nombre. « Jusqu'au jour où on a été pris en chasse par des Migs et un hélico. Heureusement, ce dernier nous a perdu de vue dans la montagne. Mais ça fait bizarre d'être le lapin... » Les jours passent et les complicités se tissent entre les étrangers et les Moudjahidin. « J'aimais bien déconner avec eux. Tu deviens pote, tu racontes ta vie, tu parles de nanas, tout ça, des couillonades, quoi. Les mecs te jugent aussi. S'ils voient que tu es cool et résistant, ils te considèrent comme l'un des leurs. Moi, j'étais costaud, je jouais au rugby, donc j'encaissais, je marchais bien... Et finalement, je n'ai perdu que deux ou trois kilos pendant le voyage ! » Grâce à son ver solitaire, s'amuse-t-il à préciser. « Quand tu passes deux mois et demi aller-retour avec ces gens qui font gaffe à toi, qui te protègent, forcément ça soude. Le jour où tu les quittes, c'est dur, car tu

sais qu'ils vont retourner dans le bordel et toi, tu rentres chez toi à l'abri... ». Ces liens humains très forts finiront de sceller l'attachement viscéral de Pascal pour ce pays.

À son retour à Paris, il publie 15 pages dans le Figaro Magazine et fait la couverture du journal. Il n'a finalement passé qu'une semaine sur le front de l'Ouest, mais les images sont là. Les mutilations de jeunes afghans par les « mines papillons » russes marquent les esprits.

Dans les rédactions, on accole désormais à son nom l'étiquette « Afghanistan ».

En juillet 1992, le magazine Géo France lui propose un reportage sur Kaboul, capitale assiégée et convoitée aux premières heures de la guerre d'Afghanistan qui frappe le pays jusqu'à la prise de pouvoir par les talibans en 1996. Pascal y rencontre brièvement le commandant Massoud, engagé dans un combat sans merci pour défendre la ville contre les bombardements sanglants de Gulbuddin Hekmatyar.

Une pause. Pascal me propose un café, disparaît dans la cuisine. « Tu le veux corsé ou fruité ? ». Il revient avec une tasse fumante, se rassied devant ses photos et enchaîne. « Ça, c'était pile quatre ans plus tard, pour une série d'été que L'Express proposait à ses lecteurs sur les lieux historiques menacés dans le monde. C'était un partenariat avec l'Unesco. Alain [Keler] avait aussi travaillé sur cette série, dans l'île de Mozambique. » En juillet 1996, Pascal part donc pour l'hebdomadaire français dans la vallée de Bâmiyân, pour photographier les trois Bouddhas vieux d'au moins 1 500 ans. À Kaboul, il peine à reconnaître les lieux, presque entièrement détruits par la dernière guerre. « Le grand malheur de cette ville, ce sont les montagnes qui l'entourent. » C'est là en effet que les assaillants se sont toujours réfugiés pour assiéger et pilonner Kaboul. Le photographe éprouve alors toutes les difficultés à trouver un chauffeur pour l'emmenner sur le site de Bâmiyân, à environ 250 kilomètres au nord-ouest. « Tous les types décommandaient, les uns après les autres, avec des excuses complètement farfelues. Au bout de trois jours, j'ai compris par un chef hazara

qu'ils avaient peur de se faire voler leur 4x4 par les combattants sur les lignes de front. C'était très recherché, ces véhicules. Le chef hazara m'a alors proposé de louer un gros bus de 50 personnes qu'il a rempli de figurants. Aucun risque de se le faire piquer, celui-là ! J'ai pu ainsi passer les lignes sans être inquiété, avant d'être récupéré en voiture par le propre neveu du chef. Mais un autre problème est survenu : au mois de juillet, les rivières sont en crue, avec la fonte des neiges. Pour traverser, le neveu a dû démonter à trois reprises une partie du moteur pour alléger le véhicule, qu'il a ensuite tiré avec des cordes depuis l'autre rive. Puis, à chaque fois, il a remonté le moteur ». Finalement, il parvient à rejoindre la célèbre vallée.

Pascal s'arrête sur sa photo de Bâmiyân. Dans la brume, au loin, on y admire des dizaines de cavités et les statues sculptées dans les falaises de grès. « Je pense que j'ai été l'un des derniers à photographier ces Bouddhas. Parce que, très vite ensuite, les talibans ont pris la vallée, et plus personne ne pouvait venir. » Une photo propulsée au rang de document historique, la dernière preuve de l'existence de ces merveilles. Cinq ans plus tard, le mollah Omar édictera une fatwa demandant la destruction des statues, en représailles aux nouvelles sanctions de la communauté internationale, alors qu'il avait d'abord exigé qu'on protège ces symboles du patrimoine afghan. Ben Laden et ses soldats d'Al-Qaeda se chargeront eux-mêmes des basses œuvres, aidés par quelques talibans parmi les plus durs. Une vengeance envers les autres nations, un préambule funeste au destin tragique du monde post-11 septembre.

Pascal sent le vent tourner. Il sait qu'il ne sera bientôt plus possible de travailler correctement en Afghanistan. Fort de ses contacts dans le pays, il élabore un projet ambitieux, tandis que les talibans gagnent du terrain et occupent désormais une grande partie du territoire, dont Kaboul. Son idée : photographier les principaux peuples qui composent cette terre, pour mieux appréhender les enjeux géopolitiques régionaux, et raconter ainsi le « Grand Jeu » exposé par Kipling dans son roman Kim (1901). « Les Hazaras, c'est l'Iran, les Pashtouns, c'est le Pakistan, les Turkmènes... » Pascal dresse la









گجرات اور اسی کے
سورسٹرکس کے بارے میں
ان کا روزانہ سے سوچنے اور

TURKEY
P.O. YAGCIKCI KIZILIR
P.O. BOX 10000







liste des populations et de leurs connexions frontalières, et établit un itinéraire détaillé de son périple, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. À Paris, il propose son plan au rédacteur en chef de Géo France, Jean-Luc Marty, cartes à l'appui. « Je lui explique qu'on a trois mois à peine avant que les talibans ne nous emmerdent. Le temps qu'ils s'organisent. À l'époque, ils avaient déjà fermé des écoles, notamment à Hérat. Il fallait faire vite. » Un reporter sait qu'il existe toujours une période de flottement après une prise de pouvoir, durant laquelle on peut encore tirer son épingle du jeu. Le temps presse donc. Le voyage de six semaines débute en septembre 1996. Massoud s'est alors retranché dans la vallée du Panshir, son fief, avec ses hommes. Malgré sa résistance et de belles victoires sur les talibans, il n'en reviendra jamais. Pascal, lui, est une fois de plus à Kaboul, et déambule librement dans les rues dévastées, au milieu des nouveaux seigneurs de la ville. « C'était un moment très particulier, où tu pouvais encore les baratiner. Ils se laissaient photographier, ils t'hébergeaient... Le rédacteur Pierre Gaillard et moi avons même pu partir avec eux dans le Panshir. D'ailleurs, on a bien failli se faire flinguer par les hommes de Massoud qui voyaient d'un mauvais œil la présence d'Occidentaux aux côtés des talibans. Ils ont tiré juste au-dessus de nos têtes pendant un long moment, pour marquer leur mécontentement et nous faire passer le message. » Message bien reçu : Pascal retourne à Kaboul et programme la suite de son parcours. Ailleurs dans le pays, les combats s'intensifient, provoquant des déplacements de populations. Voyager devient complexe, mais il reste des poches où le photographe peut espérer travailler. À Hérat, il parvient à s'introduire dans une école clandestine qui enseigne encore aux jeunes filles, bien que la ville soit déjà tombée. Puis, flanqué du rédacteur, d'un traducteur tadjik et d'un chauffeur « hyper démerdard » dont la principale ruse consistait à cacher des drapeaux de chaque groupe de combattants dans son coffre et à sortir le bon devant la milice concernée, il s'engage sur la route du Nord, vers la frontière avec le Turkménistan. « Je voulais rencontrer les Turkmènes d'abord, puis passer chez les Ouzbeks. Je savais que les Talibans ne s'étaient pas encore implantés dans le Nord, il y avait donc une ouverture. » Mais

sur le trajet, leur véhicule tombe sur un barrage taleb. Les combattants leur demandent de prendre quatre des leurs pour les amener sur la ligne de front, à 150 kilomètres au nord. « Mon traducteur s'est alors mis dans tous ses états. Il était pro-Massoud et a catégoriquement refusé de les aider. » Les talibans envisagent alors de réquisitionner purement et simplement le véhicule. « J'ai dû expliquer à mon traducteur qu'on n'avait pas le choix. Même si ce n'était pas de gaieté de cœur, il valait mieux ça que de rester à poil au milieu de nulle part. » Pascal parvient à calmer les ardeurs et négocie de prendre deux hommes seulement, justifiant que la voiture ne peut supporter plus de monde. Après avoir déposé les deux talibans près de leur zone de combat, les quatre acolytes poursuivent leur route, drapeau au vent, jusqu'à se retrouver par hasard en tête d'une colonne de chars talebs. Chacun se regarde alors en chiens de faïence, halluciné par la situation. « On les avait doublés sans savoir, en prenant un chemin de traverse. Impossible ensuite d'aller plus loin. » Les talibans les gardent deux jours en détention, le temps d'en apprendre davantage sur eux et de décider qu'en faire. « J'ai eu beau leur expliquer notre démarche, ils ne voulaient rien savoir. Heureusement pour nous, un jeune combattant qui parlait le français est arrivé. Il avait étudié à Lille avant de rentrer s'engager. Il connaissait le magazine Géo et a pu convaincre les autres de nous relâcher, mais avec l'obligation de repartir dans le Sud. Nous avons vu les chars, ils ne voulaient pas prendre le risque que nous divulguions leurs plans à l'ennemi. » Après maintes péripéties, Pascal, le rédacteur, le traducteur et le chauffeur retournent à Kaboul, pour repartir aussitôt vers le Nord, cette fois par l'autre côté. Ils finiront par le Sud et Kandahar. « Le voyage de 1996 était un grand voyage, comme on n'en fait plus. Mais il faut être teigneux, il ne faut rien lâcher. Dans ce métier, faire des photos, ce n'est pas le plus compliqué. La difficulté est de trouver la clé de l'énigme, trouver le chemin qui mène à ta photo. »

La clé de l'énigme, Pascal la cherche désespérément en 1998, alors que L'Express lui a commandé un reportage sur le commandant Massoud, retiré dans la région de Tâloqân d'où

il mène sa lutte depuis deux ans. En France, comme Ernesto Guevara avant lui, le Lion du Panshir jouit d'une aura toute particulière : il est l'incarnation de la résistance, le martyr face au mal absolu. L'histoire va se vendre, c'est certain. Mais, du fond de sa chambre d'hôtel au Tadjikistan, Pascal est embêté, il ne sait comment le rejoindre, il tourne en rond, comme un lion en cage. « La seule façon d'aller là-bas, c'était en hélico, car Massoud était complètement encerclé. Le problème, c'est qu'il n'y avait pas d'hélico tous les jours. Une chance pour moi : dans mon hôtel, j'ai fait la connaissance de deux Polonais, des acheteurs d'émeraudes, qui partaient le retrouver. » Dans la vallée du Panshir, les émeraudes comptent parmi les plus belles du monde, et Massoud les vend pour financer sa lutte. Accompagné du rédacteur Vincent Hugué, le photographe saisit sa chance et parviendra à passer deux semaines aux côtés du chef de guerre. De nombreux journalistes avant lui l'ont déjà rencontré, comme « BHL, ce baratineur, qui ne l'a vu en fait que deux jours », mais Massoud n'a jamais été dans une logique de séduction avec la presse étrangère. « Il s'en foutait. Il n'a jamais voulu se créer un mythe. C'était un type très simple, très sympa, qui prenait soin de ses hôtes, c'est tout. » Pascal reconnaît néanmoins très vite en lui le personnage charismatique rapporté par les journaux. « Il gérait tout. C'était un grand stratège, bien sûr, mais il s'occupait aussi de l'intendance, des tâches les plus ingrates. Tout passait par lui. C'est ce qui faisait qu'il était apprécié de ses hommes. Ils lui étaient fidèles jusqu'à la mort. » Pendant ces 15 jours et 15 nuits, Pascal photographie le quotidien du héros de guerre et rapporte, outre des scènes de la vie « quotidienne », des images uniques, comme la prison-conteneur pour talibans ou la vente d'émeraudes. « C'est ce qui était le plus étonnant avec cet homme. À partir du moment où tu étais accepté, tu pouvais tout montrer, tu étais libre. Il te faisait confiance. » Le rêve de tout photographe de presse. Le regard de Pascal se fige soudain sur une nouvelle photo. On y voit Massoud allongé, dominant une vallée, la tête enfoncée dans son pakol, un talkie-walkie à la main. La scène est surprenante tant le chef des moudjahidin semble serein, apaisé, maître du temps et de l'espace.

Pourtant, il vient juste d'essayer un sérieux revers. « La nuit précédant cette photo, on était à Tâloqân. Malgré le cessez-le-feu, les talibans ont pris la ville quand tout le monde dormait. C'était la panique partout. Moi j'étais chez l'un des 'moudjs' avec le rédacteur. Massoud nous a fait récupérer et on est partis avec lui en hélico sur les hauteurs. On était alors seuls avec lui et son aide de camp sur ce promontoire d'où il donnait ses ordres. Tandis que la bataille faisait rage en contrebas, il a demandé à des paysans du coin de nous apporter à manger. À la vue des melons, alors que ses hommes mouraient dans les combats, il a trouvé le temps de nous dire de faire attention à ne pas trop manger pour ne pas avoir mal au ventre. C'était ça, Ahmed Chah Massoud, toujours ce petit mot bienveillant, quelle que soit la situation. » De son éperon rocheux, le chef de guerre reprendra Tâloqân au petit matin des mains des talibans et protégera sa vallée jusqu'à sa mort, trois ans plus tard. Quant au photographe, il ramène de ce voyage exceptionnel de quoi remplir une dizaine de pages dans L'Express. Ses photographies, pour certaines devenues iconiques, seront publiées par la suite dans de nombreux magazines.

La sonnerie du téléphone vient rompre la conversation. L'occasion d'une nouvelle pause. Pascal se lève, dégourdit ses jambes, décroche. Son fils au bout du fil, « un truc à régler » avec le nouveau confinement qui se profile. Il part dans sa chambre, je le laisse à ses préoccupations familiales. « Après le 11 septembre, j'ai plus eu envie d'aller là-bas » : Pascal est revenu sans crier gare. « Enfin bon, je suis quand même allé faire quelques photos à Tora Bora pendant le bombardement américain sur Ben Laden, c'était une commande pour un numéro spécial Afghanistan dans Géo, mais après, j'ai arrêté plusieurs années. » Quand les Américains arrivent dans le pays, Pascal ne s'y retrouve plus. « Tous les photographes du monde entier ont débarqué. J'avais l'impression de ne plus rien avoir à y faire. Kaboul, c'était devenu les bars, les restos, tout ça... Dix-huit armées étrangères, tu imagines ? T'étais plus en Afghanistan. Je ne reconnaissais plus rien. »

À l'opposé de ses grands desseins en Afrique, l'Afghanistan n'a jamais constitué un projet en















soi pour le photographe, mais plutôt une succession d'opportunités sur lesquelles il a bâti tranquillement une œuvre, sans réelle perspective d'ensemble. Ne pas photographier la période « d'occupation » ne l'a donc pas perturbé outre mesure : « Je n'ai jamais voulu réaliser de travail didactique et exhaustif sur l'histoire récente du pays. »

Écœuré par la tournure des événements, Pascal s'éloigne un temps de l'Asie centrale.

En 2006 néanmoins, il accepte un reportage à Bâmiyân proposé par Géo France, sur les traces des Bouddhas détruits et sur le monde hazara. Il veut constater par lui-même l'absence, le manque, le néant. « Ça fait chier », lance-t-il prosaïquement devant sa photo des montagnes évidées, comme pour dissimuler ses véritables émotions et sa consternation face à cette négation de l'Histoire. Il détourne la conversation. « C'était très facile à l'époque de circuler dans le pays. Les Américains avaient pris le contrôle, les talibans s'étaient enfuis dans les montagnes, il n'y avait pas encore les attentats... »

Quatre années s'écoulent, la Kodachrome disparaît et, avec elle, l'Afghanistan que Pascal affectionnait. En 2010, il profite d'un projet qu'il réalise aux quatre coins du globe sur « la vie d'un conteneur » pour faire une halte dans le pays, du côté de Surobi, avec l'armée française. Mais l'attraction originelle n'y est plus. Il délaisse la région pendant huit ans.

Pascal s'adosse à un mur du salon, joint ses mains dans le dos, fixe le plafond, s'abandonne à ses pensées. « L'Afghanistan, c'est un espace physique très particulier, avec une puissance géographique exceptionnelle. Plusieurs fois, j'ai fait la route depuis le Pakistan – un pays que je trouve, a contrario, étroit, étriqué. Bref, tu prends la passe de Khyber, tu arrives en haut et de là tu plonges en Afghanistan, 'pfiouu'... tu te sens comme libéré d'un coup. À chaque fois, j'ai eu le même feeling. Tu pénètres dans un monde incroyable, sauvage... T'en prends vraiment plein la vue, c'est splendide. Souvent, je me suis dit que je pourrais mourir là. » Pascal se plaît à décrire les reliefs qu'il traverse. Ses images jouissent de courbes synclinales, de

dépressions orthoclinales, de talwegs, de lignes de crête. Pour lui, on ne peut comprendre un peuple – et son histoire – sans en appréhender l'environnement physique, le bassin de vie. La source de tout. « La géographie me fascine. Tu racontes beaucoup de choses avec la géographie. » Puis il s'emporte : « Photographier un paysage est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense. Il faut se lever très tôt, attendre la bonne lumière, marcher des heures pour trouver le bon point de vue, celui qui aura du sens. » Une déclaration à brûle-pourpoint, comme une réponse cinglante aux critiques acerbes qu'il a pu essuyer au cours de sa carrière. « On m'a souvent reproché de n'être qu'un photographe de magazine, de ne pas avoir vraiment développé de style photographique 'personnel', mais je m'en fous complètement, c'est le cadet de mes soucis. La photo pour la photo ne m'intéresse pas. Si j'ai toujours envie de faire ce métier aujourd'hui, c'est parce que je raconte des histoires. La photo, c'est un boulot qui me permet de gagner ma vie, de voyager. C'est déjà beaucoup. » Pascal profite de l'instant pour rendre hommage au travail de Roland et Sabrina Michaud, ce couple de photographes-voyageurs qui lui a transmis l'envie d'aller visiter le pays, la première fois, en 1976. Des images injustement méprisées à l'époque par les critiques du milieu, selon lui. Et d'ajouter, en explication ultime de son propre travail : « En reportage, je cherche d'abord mon environnement couleur, je pense couleur. » Passent quelques années, Pascal songe à nouveau au pays. « Quand tout le monde ou presque était parti, c'était redevenu le pays afghan. Ça m'intéressait d'y aller à nouveau. »

Les derniers voyages sont plus courts et plus ciblés. « D'abord, les journaux ne t'envoient plus trois ou quatre semaines faire le con dans les montagnes, ça coûte trop cher. Mais le pays aussi est devenu plus compliqué. Lors de mon dernier reportage avec les talibans, je savais que je ne pourrais pas rester longtemps car ils devaient assurer ma sécurité, c'était lourd pour eux. Le jour où tu bosses, tu n'as que quelques heures pour ramener les images. Il faut en prendre le maximum sur le moment car tu n'es pas sûr de revenir le lendemain. Il ne faut pas se merder, il n'y a pas de deuxième chance. »

En 2018, le Figaro Magazine l'envoie à Kaboul avec le rédacteur Jean-Luc Gonin, montrer la dichotomie entre une vie désormais occidentalisée et la persistance du « Bazar oriental ». Puis, en 2019, le journal lui permet de réaliser un rêve : assister au bouzkachi, le sport national, sorte de polo d'Asie centrale où la balle est une carcasse de chèvre que chaque équipe à cheval tente d'arracher à l'adversaire pour la déposer dans le but opposé. Enivré par le tourbillon de poussière, la folie équestre et la frénésie populaire, Pascal plonge dans la mêlée avec le reste de la foule, la tête à ses photos. Rapidement, ses boîtiers volent tandis qu'il évite de se faire totalement écraser par les sabots des bêtes en furie. Son aventure lui vaudra d'être porté en gloire par les spectateurs admiratifs. « J'ai fini mon reportage avec un objectif ressoudé et scotché à la hâte par une connaissance de mon fixeur. À l'afghane ! » Pascal jubile, il a retrouvé son pays.

Aujourd'hui, Pascal peut être parfois perçu comme un photographe chanceux. Chanceux de pouvoir autant voyager, chanceux de pouvoir autant publier. Bien sûr, la chance est un paramètre du métier, mais elle se mérite. Elle apparaît surtout sur le terrain, quand un jeune taleb débarque de nulle part et lui parle dans la langue de Molière, ou quand il croise la route de négociants polonais dans son hôtel au Tadjikistan. S'il est vrai qu'il a su profiter un temps de la période faste du photojournalisme pour lancer sa carrière et se créer un réseau solide, il doit d'abord sa réussite à son travail. Sans son acharnement journalistique à chercher les bonnes histoires, sans sa conviction pour les défendre auprès des rédactions, sans son opiniâtreté à les mener au bout, Pascal Maitre ne serait pas le photographe que l'on connaît. « Chacun se cale dans son espace photographique, trouve ses repères, son approche, mais la seule chose que je n'admets pas, ce sont les gens qui ne bossent pas. Dans la vie, il faut bosser. Si tu n'as pas de commande, tu cherches des idées et tu essayes de les faire. À ton niveau, avec tes moyens. Et généralement, les bonnes histoires, tu les vends. »

Après son dernier voyage en 2020, avec un groupe de talibans opposés à l'accord de paix de Doha, Pascal Maitre décide de lever le pied. « J'attends qu'il y ait une nouvelle donne là-bas. Si je n'ai pas une raison journalistique d'y aller, ou une commande d'un journal, je n'irai pas. »

La bonne raison arrivera certainement dans les prochains mois, à la faveur de l'évolution politique dans le pays. Les Américains sont en effet sur le point de lâcher le pouvoir aux talibans, grands vainqueurs d'une guerre d'usure qui aura duré exactement 20 ans.

La lumière décline lentement dans l'appartement, et le photographe a besoin maintenant de se reposer pour finir de régler son compte à la petite bactérie. À n'en pas douter, il repartira très bientôt et échappera de nouveau à nos radars.

Une semaine tout juste après notre discussion, à quatre kilomètres à peine de chez Pascal, un jeune homme d'une trentaine d'années à l'air réservé pousse les portes du Palais de l'Élysée, attendu par le Président français. Il porte un pakol et son visage est familier. Ahmad Massoud, le fils du Commandant, est en visite en France pour inaugurer une allée des jardins des Champs-Élysées portant le nom de son père, honoré du titre de « Héros national d'Afghanistan ». L'histoire continue ■













Légendes des photos

Page 54-55 : Le commandant Massoud au-dessus de la ville de Taloqân, en 1998. Après avoir repris la ville dans la vallée en contrebas, Massoud s'accroche un peu de repos en attendant l'hélicoptère qui le conduira sur d'autres fronts.

Page 56-57 : Paysage des contreforts de l'Hindou Kouch dans la région de Taloqân.

Page 59 : Combattants chiites du Hezb-e-Wahdat sur le toit d'une prison, dans la vallée de Bâmiyân, en 1996.

Page 60-61 : Une tchaikhana (maison de thé et restaurant) à Bâmiyân. Les Afghans adorent les oiseaux.

Page 62-63 : Sur le marché d'Andkhwaï, une veuve vend la seule chose qui lui reste, un tapis.

Page 64-65 : Dans la vallée de Bâmiyân en 1996, des combattants du Hezb-e-Wahdat face à la falaise Bâmiyân et son Bouddha géant.

Page 68-69 : L'hiver dans la région Hazara est très rude, les habitants y vivent à plus de 2 500 mètres..

Page 70-71 : Dans la mosquée de Chindawal, à Kaboul, les chiites célèbrent l'Achoura.

Page 72-73 : École clandestine à Herat en 1996. Les talibans, à Herat depuis un an, ont fermé les écoles de filles. La population s'est organisée en ouvrant des écoles clandestines.

Page 74-75 : Une femme monte une colline de Kaboul où vivent, dans la pauvreté, les Hazaras.



Cliquez sur la légende pour reprendre la lecture du dossier à la page correspondante





Cliquez sur la légende pour reprendre la lecture du dossier à la page correspondante

Page 78-79 : Le commandant Massoud montre, en 1998, à des acheteurs polonais, des émeraudes apportées par des habitants de la vallée du Panshir qu'il vendra pour 1 million de dollars US.

Page 80 : À Tâloqân, des prisonniers talibans sont détenus dans un conteneur par les forces de l'Alliance du Nord.

Page 81 : Marché aux oiseaux à Jalalabad.

Page 82 : À Jengalek dans la vallée du Panshir, en 1998, les hélicoptères du commandant Massoud décollent au milieu des paysans.

Page 83 : Les hommes de Massoud montent se battre au front à Mahmoud-é-Râqi.

Page 84-85 : La vallée de Bâmiyân en 1996. Dans cette vallée du centre de l'Afghanistan, à 2 500 mètres d'altitude, ont été sculptés dans la falaise deux Bouddhas géants, l'un de 55 mètres construit au Ve siècle et l'autre de 38 mètres réalisé au milieu du IIIe siècle.

Page 86-87 : Dans la vallée de Bâmiyân en 2006, après la destruction des Bouddhas, achevée le 11 mars 2001 par les talibans et les soldats de Ben Laden, il ne reste plus que les alvéoles vides.

Page 88 : Bâmiyân en 1996. Peintures dans les grottes qui entourent les deux grands Bouddhas. Certaines d'entre elles datent du VIIe siècle et seraient les plus anciennes peintures à l'huile connues à ce jour.

Page 89 : Vallée de Bâmiyân en 2006, après la destruction des Bouddhas par les soldats de Ben Laden et les talibans. Ces derniers ont également détruit les peintures avec la fumée dégagée par des pneus brûlés. On peut y observer également les traces des chaussures que les talibans ont lancé sur les parois, en signe d'indignité.

Page 92-93 : À Tâloqân, le bouzkachi célèbre la fête de Norouz (le nouvel an pour les Perses). Le bouzkachi (« jeu de l'attrape chèvre ») est le sport national afghan.

Page 94-95 : Kaboul. Marché de moutons (Naquash) et de bœufs pour la fête de l'Aïd au square Sar Sabzi, face aux nouveaux centres commerciaux.

Page 96-97 : Parc d'attraction « Kaboul City Park ». Durant les fêtes de l'Aïd, les jeunes viennent s'y distraire, essentiellement des garçons.

Page 98-99 : Kaboul. Shahre-naw, un quartier très animé le soir où se retrouvent différentes générations de la capitale.

Page 100-101 : Le High Council of The Islamic Emirate, les forces spéciales talibanes du Mollah Maman Niazi, patrouillent dans la région de Hérat.



Page 102-103 : Kaboul. Prisonniers talibans ayant reconnu avoir participé à l'attentat du 9 septembre 2020 contre Amrullah Saleh, Vice-Président de l'Afghanistan, ancien ministre de l'Intérieur et Directeur national de la Sécurité.

Page 104 : Maidanchar, un policier local sur la ligne de front face aux talibans. Chaque nuit, son unité est attaquée et résiste, sans recevoir de solde.

Page 107 : Kaboul n'a connu que coups d'État, occupations et bombardements depuis 1978.



TIME-LAPSE

POY3

Les photographes de MYOP se répondent

En vente sur Big Cartel

Agence MYOP

15, rue de l'aqueduc, 75010 Paris

Responsable éditorial

Antoine Kimmerlin

Contact

06 33 12 02 19
bureau@myop.fr

www.myop.fr

Instagram : [agencemyop](https://www.instagram.com/agencemyop)

[facebook.com/myop.agence](https://www.facebook.com/myop.agence)

What's Up

Directeur de publication

Olivier Laban-Mattei

Comité de rédaction

Olivier Laban-Mattei, Guillaume Binet,
Alain Keler, Ileana Epszajn

Ont écrit dans ce numéro

Ed Alcock, Guillaume Binet, Marie Dorigny,
Julie Hascoët, Alain Keler, Olivier Laban-Mattei,
Stéphane Lagoutte, Olivier Monge

Secrétaire de rédaction

Ileana Epszajn

Conception, édition et mise en page

Olivier Laban-Mattei

Contact : whatsup.myop@gmail.com



L'effondrement

Par Olivier Laban-Mattei

(scénario inspiré du témoignage de Lisa, délogée du 20, rue d'Anvers à Marseille, interrogée par Olivier Monge pour son travail photographique "Topologie d'un péril imminent")

© Olivier Laban-Mattei, avril 2021. Tous droits réservés

PROLOGUE

INT. PALIER D'UN APPARTEMENT MARSEILLAIS- JOUR

Lisa glisse sa clé dans la serrure de sa porte d'entrée. Elle semble en retard. Sa voisine de palier l'entend et ouvre sa porte.

LA VOISINE DE PALIER

Lisa, ça va ? Tu as reçu le mot de la police toi aussi ?

LISA

Hello Maggie ! Quel mot ?

LA VOISINE DE PALIER

La police est venue toquer à ma porte samedi pour me dire qu'il va falloir évacuer mon appart au plus vite, comme quoi il serait dangereux... Mais ils ne m'ont pas vraiment dit pourquoi...ni combien de temps je vais devoir partir...

LISA

Quoi ? Comment ça dangereux ? C'est pas la rue d'Aubagne non plus, faut pas pousser ! C'est quoi, c'est le gaz, tu penses ?

LA VOISINE DE PALIER

Ça m'étonnerait, je n'ai pas le gaz. J'ai cru comprendre qu'ils cherchaient à te voir aussi, ils voudraient évacuer tout le deuxième apparemment...

LISA

C'est quoi cette histoire ? Moi j'étais en week-end chez des amis, mais je n'ai eu aucun coup de fil des flics, ni de mot dans ma boîte aux lettres d'ailleurs.

LA VOISINE DE PALIER

Ouais, c'est bizarre. Tu devrais peut-être appeler l'agence. La police a dit qu'ils allaient revenir vite... Le 9 !

LISA

(pressée)

Le 9 ? Mais c'est dans deux jours ça ! C'est quoi ce bordel ? Bon je file au boulot, je suis à la bourre... J'appelle l'agence dès que je suis posée. Merci pour l'info, on se tient au jus. Bon courage, et te laisse pas faire si tu sens que c'est des conneries !



INT. AGENCE DE TOURISME, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Lisa s'installe à son poste de travail dans son bureau vitré d'une agence de tourisme du centre-ville avec pignon sur rue. Elle appelle aussitôt l'agence immobilière en charge de l'immeuble où elle réside.

LISA

Oui, bonjour Madame, je suis la locataire du deuxième étage du 20, rue d'Anvers, l'appartement numéro 4... Voilà, je vous appelle parce que ma voisine de palier, au numéro 3, a reçu une injonction de police à quitter son appartement dans deux jours... Le 9. Ils parlent de 'danger' mais sans en dire plus. Ma voisine m'a dit que ça concernerait peut-être tout le deuxième étage. Vous avez des informations ? Je suis visée aussi ? Parce que je n'ai rien reçu en ce sens de mon côté...

LA DAME DE L'AGENCE

Bonjour Madame, alors oui, en effet, concernant la locataire du numéro 3, on nous a prévenus ce matin. En fait, il semblerait que votre voisine ait un petit problème d'affaissement de plancher. Rien de bien grave, ne vous inquiétez pas, mais la mairie souhaiterait l'évacuer par précaution, le temps de constater... Ça ne devrait pas durer plus de quelques jours, j'imagine.

LISA

Mais si son plancher s'affaisse, ça veut dire que le mien aussi ? Ils vont m'évacuer ? Ma voisine m'a dit que la police cherchait à me joindre...

LA DAME DE L'AGENCE

Vous savez, depuis la catastrophe de la rue d'Aubagne, les services de sécurité de la mairie ne veulent plus courir aucun risque... Ils prennent des décisions complètement démesurées et alarmistes un peu partout dans Marseille. Votre voisine n'est pas la seule dans ce cas, c'est la panique en ville. Je ne sais pas si vous avez regardé les infos à la télé hier soir, mais on parle déjà de plusieurs centaines de personnes déplacées...

LISA

Ouais, c'est la grosse psychose collective...

LA DAME DE L'AGENCE

Oui, bon, en tout cas, ça ne semble pas concerner directement votre logement puisque vous n'avez pas reçu de papier. Je ne m'inquiéterais pas à votre place...

Lisa n'est pas rassurée pour autant, elle enchaîne les coups de fil, appelle la mairie, mais personne ne trouve de dossier à son nom. La journée passe.

INT. AGENCE DE TOURISME, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Le vendredi suivant, Lisa tente un numéro d'urgence à la mairie. Une femme décroche.

LA DAME DE LA MAIRIE

(...) Oui, en effet, je vois dans le fichier que votre voisine a été évacuée le 9 au matin, il y a deux jours donc... Vous avez dû constater son absence, j'imagine... Écoutez, je ne vais malheureusement pas pouvoir vous aider davantage ce soir, car tout le monde est parti en week-end, mais rappelez-moi lundi dans la matinée et on essayera d'en savoir un peu plus. Mais à mon avis, si votre voisine a dû quitter l'immeuble, il serait peut-être préférable que vous songiez à partir également...

EXT. JARDIN D'UNE VILLA À L'EXTÉRIEUR DE MARSEILLE - JOUR

Lisa passe son week-end chez une amie, Louise.

LOUISE

Ben ma pauvre, toi qui avait enfin trouvé ton petit nid douillet...

LISA

À qui le dis-tu ! Un appart à ce prix-là en plein cœur de Marseille, quartier familial super sympa, boutiques bios, tout ça, c'est devenu super rare... Et le pied d'avoir enfin une grande cuisine ! Bon, en même temps, ils ne m'ont pas dit d'évacuer, donc ne stressons pas trop sans savoir... Mais c'est vrai qu'après deux ans à vivre au Maroc et ailleurs, à vadrouiller à droite à gauche, j'étais bien contente de pouvoir enfin me poser et me sentir chez moi. Tu sais quoi ? Pour la première fois de ma vie, j'ai acheté une machine à laver et un frigo la semaine dernière ! Le luxe, hein ? À 32 ans, il était temps !

LISA (SUITE)

Ce qui me fait du bien aussi, c'est que le taf n'est pas loin, ça me change la vie.

INT. AGENCE DE TOURISME, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Le lundi matin, comme prévu, Lisa rappelle la dame de la mairie sur le numéro d'urgence.

LA DAME DE LA MAIRIE

Bonjour Madame. J'ai donc jeté un œil aux dossiers et je n'ai rien trouvé sur vous. Il s'agit bien du 20, rue d'Anvers, n'est-ce pas ?

LISA

C'est bien ça...

LA DAME DE LA MAIRIE

Non, non, j'ai même demandé aux collègues ce matin, et apparemment, il n'y a rien vous concernant.

INT. SALON DE L'APPARTEMENT DE LISA - SOIR

Le salon, plongé dans une ambiance tamisée, reçoit les lumières des lampadaires de la rue. On entend des bruits de scooters au loin. Le mobilier est sommaire, mais l'essentiel est là. Au centre de la pièce, près de la table basse en bois brut, des livres jonchent le tapis épais couleur ivoire, des guides de voyages, des cartes routières. Lisa est allongée dans son canapé, elle écoute d'une oreille les informations à la télévision tandis qu'elle fait défiler d'un doigt les dernières photos de son voyage au Maroc sur son compte instagram. L'écran de son téléphone force la blancheur immaculée de son visage et relève le bleu profond de ses yeux. Elle semble apaisée.

ACTE I

Trois semaines passent

EXT. TERRASSE DE CAFÉ, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Lisa prend sa pause-déjeuner dans un café populaire à deux pas de son agence de tourisme. Elle est attablée avec deux collègues de travail. Tous trois devisent sur la politique touristique de la ville, tandis qu'ils attendent leur plat du jour. La rue est bruyante, on distingue des rires, des éclats de voix, au milieu du chahut de la circulation.

Son téléphone portable vibre dans sa poche pour lui signifier un message vocal. C'est la dame de l'agence immobilière. Lisa l'écoute, il est bref. Son visage se ferme aussitôt.

UN COLLÈGUE

Rien de grave ? T'en fais une tête !

LISA

Je sais pas. C'est l'agence qui gère mon appart. Elle ne m'a pas dit pourquoi elle m'appelait, j'espère que c'est pas un incendie ou un truc du genre, elle avait l'air assez stressée...

Lisa s'écarte de la petite table et rappelle immédiatement la femme.

LA DAME DE L'AGENCE

(voix ferme dissimulant mal une certaine inquiétude)

Merci de me rappeler. Il faut vite que vous rentriez chez vous, la mairie a décidé de mettre votre immeuble sous scellés. Ils sont déjà sur place. De toute façon, ne vous inquiétez pas, vous y allez, vous récupérez vos affaires, vous revenez à l'agence, on a un autre logement pour vous en attendant, on fait l'état des lieux et vous signez le bail dans la foulée. Ne vous inquiétez pas, vous aurez un toit ce soir ! Je vous envoie le descriptif du bien par mail tout de suite.

LISA

Pardon ? Mais comment ça ? Un bail ? L'état des lieux ? Mais je n'ai pas l'intention de changer d'appart, moi !

LA DAME DE L'AGENCE

Oui, oui, bien sûr, ce n'est que temporaire, rassurez-vous, mais c'est la seule façon de vous reloger tout de suite.

LA DAME DE L'AGENCE (SUITE)

On s'occupe de tout, vous pouvez compter sur nous, nous sommes habitués.

LISA

Écoutez, je suis au travail là, comment voulez-vous que j'arrive à temps, que je récupère mes valises, que je me balade dans tout Marseille avec ma vie sous le bras et que je dorme dans un nouvel appart ce soir ? C'est juste impossible, il est déjà 13h passées ! Bon, je vais me débrouiller pour rentrer voir ce qui se passe, récupérer deux ou trois vêtements au cas où et on verra pour le reste après. Je vous rappelle.

Lisa raccroche. Elle reste un temps figée, bouche bée, devant ses collègues qui s'inquiètent.

LISA (SUITE)

Je crois qu'il faut que je rentre.

INT./EXT. IMMEUBLE DE LISA - JOUR

Lisa arrive d'un pas pressé à hauteur de l'entrée de son immeuble. Personne. Elle remonte les escaliers, pénètre dans son appartement, et, dans le doute, commence à faire une valise. Elle étale ses affaires sur son lit. Quelqu'un sonne à sa porte.

INT. APPARTEMENT DE LISA - JOUR

LA VOISINE DU REZ-DE-CHAUSSÉE

Bonjour, excusez-moi de vous déranger, vous êtes au courant ?

LISA

Pour les scellés ? Oui, l'agence immobilière m'a prévenue il y a une heure. Je fais une valise au cas où...

LA VOISINE DU REZ-DE-CHAUSSÉE

Vous faites bien. Ils sont déjà passés ce matin à l'improviste. J'ai fait un scandale et ils sont partis, mais ils reviennent cet après-midi. Je crois qu'il va falloir se faire une raison.

LISA

C'est donc bien tout l'immeuble qui est concerné finalement ?

LA VOISINE DU REZ-DE-CHAUSSÉE

Puisqu'ils m'ont demandé de faire mes affaires, il semblerait...

Lisa la remercie et referme sa porte. Elle prend une grande inspiration, retourne à ses sacs mais ne parvient pas à se concentrer. Intriguée par la proposition de la dame de l'agence immobilière, Lisa s'assoit à son bureau et allume son ordinateur. Elle regarde la description du nouvel appartement qu'elle a reçue par mail. Sur le papier, il correspond au sien, 35 m², centre-ville. Mais les photos révèlent un taudis. Lisa bout intérieurement, puis laisse échapper sa colère. Elle rappelle la dame de l'agence.

LISA

(...) hors de question ! C'est déjà assez dur de devoir partir comme ça, c'est pas pour me retrouver dans un taudis !

La dame de l'agence, imperturbable, comme rodée à ce genre de réactions, lui fait d'autres propositions, plus inacceptables les unes que les autres. Lisa les refuse toutes en bloc, atterrée d'être si peu considérée. Le ton monte.

LA DAME DE L'AGENCE

Écoutez madame, dans ce cas, puisque vous n'y mettez pas du vôtre, je peux vous faire une dernière proposition. Nous vous trouvons une chambre d'hôtel, et le propriétaire consentirait dans ce cas à partager le coût des nuitées avec vous, moitié-moitié.

LISA

(à bout)

Bon, nous réglerons ça plus tard. Les gens de la mairie vont débarquer et je dois finir d'emballer mes habits. On se rappelle.

Lisa lui raccroche au nez.

Malgré l'urgence, Lisa prend le temps d'appeler son amie Louise pour partager son désarroi.

LISA (SUITE)

(...) à l'écouter, on aurait dit que je faisais un caprice de princesse ! Tu imagines ? Je me fais virer de chez moi en deux heures, je ne sais même pas pourquoi, j'ai juste à la fermer, et en plus il faudrait que j'accepte d'être relogée dans un bouge ! T'as vraiment l'impression qu'ils ont raclé tous les fonds de tiroirs de Marseille, les cons !

On sonne à nouveau à sa porte.

LISA (SUITE)
Attends, ça sonne, on se rappelle...

INT. PALIER DE L'APPARTEMENT DE LISA - JOUR

Lisa ouvre sa porte d'entrée. Des personnes vont et viennent dans la cage d'escalier. Une certaine ébullition monte dans les étages du petit immeuble. Quatre hommes se présentent devant elle, un membre des services municipaux et trois policiers. Deux serruriers attendent à l'extérieur de l'immeuble.

L'HOMME DE LA MAIRIE
Bonjour madame, il va falloir évacuer.

LISA
Mais attendez, c'est pas possible, ça fait trois semaines que j'appelle vos services pour essayer d'avoir des réponses, personne n'est capable de me dire quoi que ce soit. On m'a juste dit que je n'étais pas concernée par l'évacuation et là, maintenant, il faudrait que je dégage en une heure ?

L'HOMME DE LA MAIRIE
Oui madame, c'est ça.

Au même instant, on entend des cris hystériques dans l'escalier. Une femme évoque son chat, sa vie. Les hurlements embarquent la petite assemblée dans un malaise profond.

Une autre voisine, celle du rez-de-chaussée, monte les étages et s'immobilise devant les quatre hommes, sur le palier de Lisa. Elle tient son bébé de 6 mois dans ses bras. Ses deux petites filles, en pleurs, lui emboîtent le pas, leur cartable de classe encore sur le dos. La mère fond en larmes à son tour et se jette dans les bras d'un des policiers présents. Le fonctionnaire, hagard, accueille maladroitement ce geste désespéré, ne sachant trop comment réagir. La scène se fige, chacun s'observe, silencieux.

Lisa, vaincue, retourne finalement à ses affaires. Elle tente de rassembler ce qui lui sera utile dans les jours à venir.

À nouveau, des cris émanent des étages inférieurs. Cette fois, c'est le frère d'une des voisines qui s'emporte. Les coups ne sont pas loins d'être portés. La tension monte d'un cran, les policiers tentent de calmer les esprits, tandis que l'homme de la mairie s'impatiente, voyant l'heure tourner.

Dans ce chaos, les locataires continuent tout de même de faire leur valise.

Entre-temps, un jeune employé de l'agence immobilière est arrivé sur les lieux, envoyé au front par sa direction, comme chair à canon.

Le jeune homme, policé mais rigide malgré son âge, s'entretient avec l'homme de la mairie, sous le regard de Lisa, revenue à sa porte.

LE JEUNE HOMME DE L'AGENCE
Vous comprenez, on leur a proposé de nombreux appartements qu'elles ont tous refusés.

LISA
Fallait voir l'état ! On n'est pas des mendiants !

LE JEUNE HOMME DE L'AGENCE
J'entends que vous ne les trouviez pas à votre goût, madame, mais nous vous avons aussi proposé de partager les frais d'hôtel avec le propriétaire...

L'HOMME DE LA MAIRIE
Comment ça partager les frais ? Ça veut dire quoi ? C'est scandaleux comme procédé ! Si vous ne parvenez pas à trouver rapidement une solution, je m'en chargerai moi-même.

L'homme de la mairie n'attend pas la réponse du jeune homme de l'agence. Il sort de l'immeuble pour passer quelques coups de téléphone. Lisa, de son côté, multiplie les allers-retours entre sa voiture et son appartement pour déménager le maximum en peu de temps. Une chance qu'elle ait trouvé à se garer dans la rue adjacente la veille au soir.

La tête encore à son téléphone, l'homme de la mairie remonte mécaniquement les escaliers et manque de percuter Lisa à hauteur du premier étage. Elle est en sueur, empêtrée d'un énorme sac en jute duquel elle laisse choir quelques vêtements au sol au moment d'éviter l'impact. Il l'interpelle.

L'HOMME DE LA MAIRIE (SUITE)
J'ai trouvé quelque chose. Une chambre d'hôtel, sur le Prado, Appart'City, ça s'appelle. Ça reste central, et le métro n'est pas loin. Vous n'aurez pas à payer.

LISA
(haletante)
Merci pour votre aide. Et pour mes autres affaires, si jamais le cirque doit durer plus que quelques jours ?

L'HOMME DE LA MAIRIE

Il vous suffira de prendre rendez-vous auprès de nos services et on trouvera une date en présence de la police ou des pompiers pour assurer la sécurité, ce n'est pas un problème. Tenez, voici le numéro de l'Eape, rue Beauvau. Appelez-les ou allez les voir, ils vous aideront dans vos démarches.

L'homme lui tend une carte de visite qu'elle attrape avec difficulté.

LISA

L'Eape ?

L'HOMME DE LA MAIRIE

L'espace d'accueil des populations évacuées.

EXT. RUE D'ANVERS - FIN DE JOURNÉE

Les familles quittent tour à tour l'immeuble et s'engagent dans la rue, valises à la main, dans une procession quasi mortuaire, en direction de leur hôtel respectif réquisitionné par la mairie.

Lisa reste à l'écart. Elle regarde les serruriers poser les scellés sur la porte de l'immeuble, en interdisant l'accès. Puis elle tourne les talons avant la fin de l'opération et entre dans sa voiture remplie à ras bord. Avant de démarrer, elle appelle sa mère.

LISA

Salut Maman, ça va ? Bon, ça y est, on nous a foutus dehors... Ça va, oui, je réalise pas trop encore, en fait... Je sais oui... mais bon, à priori c'est pour quelques jours, deux semaines tout au plus, le temps de l'inspection... Ça ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir... Dis-moi maman, la mairie nous offre l'hôtel là... ouais c'est sympa de leur part... mais franchement, après tout ça, je passerais bien la première nuit chez toi, histoire de ne pas être toute seule et d'y aller un peu par étapes... Merci c'est gentil... Et je peux te déposer mes affaires, si t'es d'accord ? J'ai réussi à prendre quelques sacs, oui... C'était la course, j'ai monté et descendu au moins quarante fois les étages pour prendre le max de choses, c'était le bazar dans l'immeuble, du coup j'ai eu un peu plus de temps que prévu... Ok, merci maman, j'arrive d'ici une heure et demie, je pense, c'est les retours du boulot à cette heure-ci, il y aura sûrement du monde sur la route... bisous...moi aussi... À tout...

ACTE II**INT. CHAMBRE D'HÔTEL - SOIR**

Le lendemain, après sa journée de travail, Lisa rejoint son logement provisoire, une chambre impersonnelle agrémentée d'une petite cuisine. Elle découvre les lieux, pose ses deux valises dans un coin, s'affale sur le lit, souffle, fixe le plafond de longues minutes, puis saisit son téléphone portable pour appeler Louise, son amie.

LISA

(ironique puis sérieuse)

Salut Louise, bon ben c'était Lisa, je voulais juste te faire un petit coucou depuis mon nouveau palace. J'ai un peu l'impression d'être en vacances, c'est drôle. Rappelle-moi quand tu veux, mais plutôt demain du coup parce que là, je sens que je vais tomber direct. Enchaîner le déménagement, l'expulsion, la route jusqu'à chez ma mère, le retour ce matin à Marseille et le boulot toute la journée, ça m'a tuée. J'espère que tu vas bien, bisous, bisous !

Lisa a à peine raccroché qu'elle s'endort habillée sur le lit encore fait.

Plusieurs jours passent. Lisa poursuit sa vie comme à son habitude, ou presque. Le travail, la salle de sport, les amis.

INT. VESTIAIRE DE LA SALLE DE SPORT - SOIR

Les coéquipières de Lisa se pressent de se changer pour rentrer au plus vite à leur domicile. Seules Lisa et Sophie prennent leur temps, personne ne les attend chez elles. Elles apprécient aussi ce moment de calme après l'effort, cet entre-deux avant de retourner dans l'excitation de la ville. Quand la dernière des coéquipières a passé la porte et disparu jusqu'à la prochaine séance, Sophie engage la conversation.

SOPHIE

(d'un air contrit)

Pardonne-moi pour tout à l'heure, j'ai été conne...

LISA

T'inquiète, c'est pas grave, et puis va falloir que je m'y fasse (rire) !

SOPHIE

Dis pas ça, ça va s'arranger. Moi je t'inviterais bien à la maison, mais 20 m² à deux, c'est pas mieux que ta chambre d'hôtel...

LISA

T'es mignonne. T'en fais pas, vraiment, c'est pas la fin du monde. Occupe-toi de remplir ta piaule avec un beau mec, plutôt ! Il doit y en avoir des pelletées à la fac, non ?

SOPHIE

Bah, tu connais mes goûts bizarres... Des comme j'aime, ça court pas les rues...

LISA

Alors dis-toi que celui que tu attraperas, ça sera le bon. En tout cas, c'est tout ce que je peux te souhaiter !

SOPHIE

Et toi, t'en es où justement ?

LISA

Oh moi, c'est un peu le cadet de mes soucis en ce moment, je t'avoue. Marc s'est barré depuis trois mois maintenant. Je pensais que ça serait passager, soit disant qu'il voulait réfléchir, mais apparemment, on n'a pas la même notion du temps, lui et moi ! (rire)

SOPHIE

Ouais, le temps, c'est quelque chose de très relatif. On a pas tous la même horloge, j'ai l'impression. Deux jours pour quelqu'un, c'est une semaine pour un autre...

LISA

Un peu comme moi dans ma "nouvelle vie" (elle mime les guillemets) par exemple ? Ça fait à peine une semaine que je suis à l'hôtel, et j'ai l'impression que ça fait déjà un mois !

SOPHIE

J'imagine que le temps doit te paraître bien long, toute seule dans ta cage le soir...

LISA

Merci pour la comparaison !

SOPHIE

Mais non, c'est pas ce que je voulais dire...

Lisa change de sujet pour éviter à Sophie de sombrer dans l'embarras. Mais en son for intérieur, cette remarque l'a blessée. Une prisonnière en liberté conditionnelle, voilà ce qu'elle est devenue, songe-t-elle.

INT. AGENCE IMMOBILIÈRE - JOUR

Deux semaines se sont écoulées. Lisa a visité deux centres administratifs sans en apprendre davantage sur sa situation.

Elle profite d'une journée de congé pour faire un saut à l'agence immobilière afin d'obtenir, elle l'espère, quelque information susceptible de lui donner un peu de visibilité sur son sort.

LA DAME DE L'AGENCE

(...) Il y a un arrêté de péril sur votre immeuble, certes, mais bon, il faut attendre que les experts passent. Tout cela est très exagéré... Ne vous inquiétez pas, vous allez pouvoir regagner très rapidement votre appartement.

LISA

Qu'est-ce qui vous fait dire que ça va aller vite ? Vous n'avez pas l'air plus informée que moi. Ils n'avaient pas dit que les experts devaient passer dans les deux semaines ? Parce que ça fait plus de trois semaines là...

LA DAME DE L'AGENCE

Je sais, je sais... Mais étant donné qu'il y a des scellés sur des dizaines d'immeubles maintenant à Marseille, j'imagine qu'ils ne peuvent pas être partout à la fois. Il va falloir être un peu patiente.

Cette dernière phrase aux allures de sermon foudroie Lisa sur place. Sois patiente et tais-toi, pense-t-elle. Lisa éprouve de plus en plus de mépris pour cette femme surmaquillée à la permanente rousse ultra laquée, dont les expressions faciales oscillent uniquement entre on et off, tel un robot.

Elle quitte l'agence immobilière, vexée, sans réponse.

EXT. DEVANT L'AGENCE IMMOBILIÈRE - JOUR

Lisa appelle à nouveau les services municipaux, cette fois pour fixer un rendez-vous afin de récupérer les affaires qui sont restées dans son appartement. Une procédure suggérée par l'homme de la mairie le jour de son expulsion.

LISA

Complicé ? Qu'est-ce qui est compliqué ? La personne qui était là ce jour-là m'a dit que c'était possible. Je sais que ce n'est pas facile de mobiliser les pompiers ou la police, mais ce n'est pas mon problème ça. C'est vous qui êtes censés gérer ça. Moi, je veux juste récupérer mes affaires. Vous avez entendu parler de ces histoires de cambriolages dans les apparts soit-disant sous scellés ? Voilà, eh bien je n'ai pas envie que ça m'arrive à moi, ça... Ça serait le pompon, la goutte d'eau ou la cerise, comme vous voulez ! J'ai pas du tout confiance, y a rien qui garantisse la sécurité de mes affaires ! Vous comprenez ? Mais je suis très calme, madame, j'aimerais juste qu'on me considère un peu... vous savez, comme un être humain... Je sais, oui, que vous gérez des centaines de personnes comme moi chaque jour, mais c'est ma faute à moi si vous avez laissé Marseille tomber en ruine depuis 30 ans ?

Lisa raccroche avec le pressentiment que les scellés ne sauteront pas en quelques jours. On lui cache des choses, c'est certain. Elle doit donc récupérer ses affaires, elle en est convaincue. Agacée, elle pénètre à nouveau dans l'agence immobilière. Un idée vient de germer dans son esprit.

INT. AGENCE IMMOBILIÈRE - JOUR

La dame de l'agence immobilière est au téléphone, visiblement avec une personne délogée d'un autre immeuble. Elle lui tient un discours faussement rassurant, similaire en tout point à celui qu'elle a professé à Lisa vingt minutes plus tôt.

Lisa patiente sur une chaise près de l'entrée, met ses écouteurs dans les oreilles pour se préserver du discours formaté de la dame de l'agence, puis la rejoint à son bureau quand elle a raccroché.

LISA

(jouant la comédie, voix douce, presque implorante)
Tout bien réfléchi, l'hôtel, ce n'est pas une solution pour moi, c'est compliqué... Je veux bien visiter d'autres appartements, en fait.

LISA (SUITE)

Mais vous comprendrez que je ne pourrai accepter qu'un bail non meublé, car j'ai déjà tout l'équipement chez moi... Enfin chez moi... Ce que vous me proposez depuis le début, ce sont des appartements meublés, ça ne va pas. Je veux pouvoir mettre ma table, mon frigo, ma machine à laver, mon lit, mon bureau, tout ça, dans le nouveau logement. Bref, je ne signerai que si j'ai récupéré mes affaires, c'est bien normal, n'est-ce pas ? Même si ce n'est que temporaire et que je retourne rue d'Anvers dans quelques temps, c'est important pour moi... On me fait partir de chez moi, ok, on me demande, sans me le dire, de tourner la page, très bien, mais j'aimerais que ça se fasse proprement, c'est la moindre des choses... Je demande juste un peu d'humanité...

La dame de l'agence réfléchit un temps, embarrassée. Elle entend les mots de Lisa, et, pour la première fois, semble faire montre d'empathie à son égard. À moins qu'elle ne pense à sa commission sur le futur bail.

LA DAME DE L'AGENCE

Très bien, faisons ça. Mais je prends de gros risques à vous ouvrir, vous savez ? L'immeuble est sous scellés. Si on nous prend à l'intérieur, ce n'est pas à l'hôtel que nous finirons ! Fixons une date.

EXT. BAR DANS LE QUARTIER DE LONGCHAMP - JOUR

Lisa a l'impression d'avancer un peu. Elle est fière du tour qu'elle vient de jouer à la dame de l'agence immobilière. C'est la première fois qu'elle a le sentiment de reprendre un peu la main sur la situation. Le rendez-vous pris pour dans trois jours, il n'y a pas de temps à perdre. Elle va avoir besoin de bras. Elle appelle ses contacts, assise à la terrasse d'un café, tandis qu'elle attend Sasha, son ami d'enfance. Elle raccroche en le voyant arriver à sa hauteur.

LISA

C'est gentil de me filer un coup de main, je n'en attendais pas moins de toi !

SASHA

C'est à ça que ça sert les amis, non ? Tu vas faire comment ensuite ? Tu vas les stocker où, tes affaires ?

LISA

Chez ma mère, pas le choix. Je ne l'ai pas encore prévenue, j'espère qu'elle sera d'accord. Ça me fait tout drôle quand même de me dire que je vais cambrioler mon propre appartement !

SASHA

Ouais, société à la con où on est obligé de se mettre dans l'illégalité pour obtenir ce qui nous devrait nous revenir de droit... c'est fou quand t'y penses, c'est le monde à l'envers ma bonne dame !

LISA

Tu m'étonnes ! Mais franchement, j'ai pas le choix, faut que je récupère mes affaires. Tu me connais, quand j'ai une idée en tête ! C'est dingue, parce que je ne suis vraiment pas matérialiste - j'ai mis dix ans à m'acheter une machine à laver -, mais c'est devenu ma bataille, de tout récupérer, j'ai fait une fixation là-dessus. C'est la seule chose sur laquelle je peux encore me battre. Et puis, j'y ai mis une part de moi dans ces objets, c'est symbolique...

SASHA

C'est normal...

LISA

Ben je sais pas, c'est visiblement pas normal pour tout le monde, sinon ils nous auraient laissé le temps de tout prendre... Parce que bon, s'il y avait urgence absolue à quitter l'immeuble, ils auraient pas attendu trois semaines entre ma voisine de palier et nous autres.

SASHA

S'il leur arrivait la même chose, je te garantis qu'ils verraient l'histoire d'un autre œil. Ces mecs sont des petits fonctionnaires sans états d'âme, c'est à gerber. Eux, pendant ce temps, ils profitent bien de leur petit confort, tu peux en être sûre.

LISA

Sûrement, oui. Mes affaires n'ont qu'une valeur sentimentale, mais c'est comme si c'était une partie de moi qui avait disparu.

LISA (SUITE)

Si je me sépare de mes objets, ce sera par choix, pas parce qu'on l'a décidé pour moi. Là, rassembler toutes mes affaires dans un même endroit, c'est aussi me rassembler un peu. C'est important pour m'aider à me reconstruire un peu plus sereinement.

EXT. IMMEUBLE DE LISA - FIN DE JOURNÉE

Trois jours après.

Une camionnette est garée à proximité de l'immeuble de Lisa. Trois hommes en sortent. Lisa les accueille près de l'entrée, en compagnie de la dame de l'agence.

LA DAME DE L'AGENCE

Bon, s'il vous plaît, je vous demanderais d'être le plus discrets possible. Voici la clé. Vous avez deux heures, pas plus. Je vous attendrai au bar la Cane Bière, sur l'avenue Philippon. Quand vous avez terminé, rejoignez-moi là-bas pour me la rendre. Et fermez bien les portes, pas de bêtises ! Ah et j'oubliais, ce serait bien que l'un d'entre vous reste toujours dehors pour surveiller les environs. Une dernière chose encore, si vous vous faites prendre, je n'existe pas. Cette clé, vous l'avez trouvée où vous voulez, mais elle n'est pas à moi. C'est un double de toutes façons, donc je pourrai toujours prouver que j'ai la mienne.

Elle s'éloigne en regardant constamment autour d'elle. Lisa se retourne vers ses amis.

LISA

Glaçante ! Bon, allez les Robins des Bois, let's go, au travail !

EXT./INT. IMMEUBLE ET APPARTEMENT DE LISA - FIN DE JOURNÉE

Lisa peine à tourner la clé dans la serrure, la copie est mal faite. Elle pousse enfin la porte, doucement, puis pénètre avec précaution dans l'immeuble silencieux, ce même immeuble qui regorgeait de vie il y a peu.

LISA

(chuchotant à ses amis qui la suivent)

J'ai l'impression d'être dans une dimension parallèle.

LISA (SUITE)

C'est chez moi, je reconnais les murs, les escaliers, et en même temps, c'est un autre endroit. C'est très étrange...

Elle entre dans son appartement plongé dans le noir complet. Les volets sont fermés et l'électricité est coupée. Elle ne se risque pas à ouvrir les persiennes et ainsi profiter de l'éclairage urbain pour éviter de se faire remarquer de la rue. À la lueur de sa lampe torche, elle constate que ses objets sont toujours là, bien à leur place, comme s'ils l'attendaient patiemment depuis son départ précipité, en sachant qu'elle reviendrait pour eux. Elle balaie le faisceau lumineux en direction de la table du salon, de la bibliothèque, de la télévision, puis dans sa chambre vers le lit, la commode, le bureau. Elle ne pourra pas tout prendre en deux heures, c'est certain, mais l'essentiel partira.

Commence alors dans les étages un ballet parfaitement synchronisé de cartons remplis à la hâte d'ustensiles de cuisine, de livres et de babioles en tout genre, une valse incessante de petits meubles et de valises de toutes tailles.

Sasha rompt soudain la chorégraphie millimétrée par un cri sourd et contenu. Il s'est blessé en descendant la lourde machine à laver avec son comparse. Il saigne un peu, laissant quelques traces rouge sombre sur la rampe d'escalier. Le crime n'est plus parfait. Qu'importe, personne ne remarquera.

Au terme des deux heures, appartement et immeuble sont à nouveau abandonnés à l'obscurité. Lisa en condamne l'entrée, un pincement au cœur. C'est finalement elle qui scelle son propre sort, songe-t-elle.

L'opération est un succès, la clé est rendue à sa propriétaire, et la camionnette s'enfuit dans la nuit en direction de la maison de la mère de Lisa.

INT. AGENCE DE TOURISME, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Quinze jours passent.

Lisa est à son bureau. La fatigue s'est durablement installée sous le khôl de ses yeux, son visage se creuse. Elle flotte dans le même pull gris à rayures beiges depuis cinq jours, dans le même jean aussi. Elle n'a pas trouvé le temps d'amener son linge à la laverie cette semaine. Elle se sent de plus en plus épiée par ses collègues avec lesquels elle a habituellement de bonnes relations. Elle observe du coin de l'œil les faits et gestes de ses congénères, qu'elle imagine être des jugements sur sa personne. Elle perçoit des chuchotements, elle décèle des expressions de visages. Elle se sent seule, elle s'isole peu à peu, au fond de son bureau de verre.

INT. ESPACE D'ACCUEIL DES POPULATIONS ÉVACUÉES - JOUR

Le lendemain matin, profitant de son samedi, Lisa pousse la lourde porte de l'Eape, le "bureau de crise" comme elle l'appelle, ouvert en urgence par la ville suite aux très nombreuses actions de délogement organisées partout dans la cité phocéenne après l'électrochoc de l'effondrement de l'immeuble de la rue d'Aubagne. C'est l'homme de la mairie qui lui a donné l'adresse, lors de l'évacuation de son immeuble. Elle vient surtout par curiosité, n'attendant aucun déblocage sur une simple visite spontanée. Au mieux, elle en apprendra davantage sur ses droits.

Le "bureau", immense surface plane réorganisée pour l'occasion, ceinte de larges baies vitrées au deuxième étage d'un immeuble hausmannien dans une petite rue pavée à proximité du Vieux Port, est composé de plusieurs grandes pièces délimitées chacune par des cloisons amovibles et équipées de mobilier de travail bon marché. Chaque pièce a sa spécificité. Dans la première, la numéro 1, les assistants sociaux. Dans la pièce numéro 2, les psychologues. Dans la numéro 3, les médiateurs sociaux. Dans la numéro 4, les associations et les ONG, tandis que la numéro 5 accueille le bureau de soutien administratif. Et ainsi de suite, jusqu'à la pièce numéro 11 offrant café et réconfort aux personnes les plus vulnérables. Enfin, la grande salle d'attente, la salle de "détresse", véritable cour des miracles avec ses visages défaits par dizaines, s'oppose à une série de petits bureaux bien alignés prévus pour enregistrer les requêtes des sinistrés avant de les diriger vers la pièce adaptée.

Lisa prend son ticket et attend son tour. Elle en profite pour admirer l'organisation au cordeau. Le "bureau" bouillonne de vie. On court de partout, une vraie fourmilière. Chaque membre de l'équipe semble connaître sa route par cœur, sa place exacte sur la partition. On crie des noms, on scande des numéros de formulaires, à droite, à gauche. Lisa entend aussi des pleurs, elle lit la détresse, partout. L'endroit qu'elle trouvait rassurant de prime abord par son abondance d'activité, l'angoisse désormais. L'agitation lui fait tourner la tête, elle se sent chavirer. La mélodie de la cloche électronique annonçant le numéro suivant lui martèle les synapses; Un, deux, trois, quatre, vingt-sept, quarante-neuf... Combien de personnes comme elle ? Combien de personnes pires qu'elle ?

Dans son dos, un jeune père inondé de sueur, ostensiblement gêné par la situation, tente le plus discrètement possible de changer la couche de son bébé, jetant à l'occasion des coups d'œil furtifs et inquiets en direction de l'assemblée. Il préfère opérer depuis son siège pour ne pas risquer de perdre sa place dans la file. Une odeur nauséabonde s'impose lentement dans la salle d'attente, et bientôt se répand à l'ensemble du bureau. Chacun cherche une façon de dissimuler avec tact ses narines pour ne pas ajouter au malaise du jeune homme, alors que les employés, eux, ne semblent pas prêter attention au fumet fétide, sûrement rompus à ce genre de petits inconvénients. Lisa feint d'aller aux toilettes pour revenir s'asseoir à une distance olfactive plus acceptable.

Encore sept personnes avant elle, et déjà trois heures qu'elle attend. Sa patience s'érode sur l'autel de la crise de nerf. Elle se lève d'un bond et part, avant que la cloche ne sonne son tour.

EXT. VIEUX PORT ET AVENUE DE LA CANEBIÈRE - JOUR

Une manifestation se prépare sur le Vieux Port et s'étire progressivement sur la Canebière, sous un beau soleil de fin d'hiver. Entre 3000 et 4000 personnes attendent le signal de départ, dans le calme. On y trouve des familles, de nombreux jeunes, des personnes de tout âge et de tout milieu, ainsi que quelques centaines de Gilets Jaunes, en grappes, disséminées ça et là. L'ambiance est bon enfant, on y discute de tout et de rien.

Sur les pancartes, on peut lire "le feu de la colère continue", "On veut respirer, nos élus doivent se bouger", ou encore "Habitions autrement la planète !". Cette dernière proposition provoque un petit sourire narquois chez Lisa qui regarde la scène à distance.

Une femme d'une cinquantaine d'année affublée d'une chasuble jaune fluo usée et sale, le visage grimé et réhaussé de cheveux gris en bataille, s'approche d'elle, des tracts à la main. La femme en tend un à Lisa qui le plie machinalement en quatre et le glisse dans la poche arrière de son jean sans le lire.

Partout, des policiers et des gendarmes lourdement équipés encadrent les manifestants qui leur lancent des slogans hostiles en retour. Trois personnes s'échappent de la foule et brandissent une banderole à leur attention, sur laquelle est écrit : "Zieb Redouane tuée par la police, ni oublié, ni pardon".

LA FEMME GILET JAUNE

Vous ne le lisez pas ?

LISA

Si, si, je vais le lire plus tard, merci.
C'est la Marche du Siècle, c'est ça ?

LA FEMME GILET JAUNE

Entre autres, oui. c'est plutôt une convergence des luttes. Aujourd'hui c'est aussi l'acte XVIII des Gilets Jaunes, mais on a décidé de faire cause commune avec la Manif pour le Climat pour mettre un peu plus la pression à Macron !

Malgré sa sympathie naissante pour leur combat, Lisa ne peut s'empêcher de penser que c'est aussi le moyen de ne pas montrer que le mouvement social faiblit.

LA FEMME GILET JAUNE (SUITE)

Vous savez où il est d'ailleurs notre cher Jupiter en ce moment ?

LISA

Dans son Palais ?

LA FEMME GILET JAUNE

Mieux ! Au ski, avec Madame. Parce que bon, faudrait pas oublier l'essentiel, hein ? Mais il va vite comprendre notre détermination, moi j'veus l'dis ! Vous avez vu les images à Paris aujourd'hui ? C'est la guerre sur les Champs, y a même le Fouquet's qui a brûlé ! C'est le début de la fin des p'tits bourgeois ! Et c'est pas leurs chiens de garde qui nous arrêteront !

Le cortège disparate s'élançe enfin, lentement, en direction de la gare Saint-Charles. Après avoir salué Lisa, la femme disparaît parmi ses compagnons qui passent à son niveau. Tous entonnent d'une seule voix puissante le chant des Gilets Jaunes : "On est là, on est là, même si Macron ne veut pas, nous on est là...". Ils s'évaporent dans la masse.

Lisa reste seule, statique, observe la mêlée s'éloigner. Après 10 minutes de négociation avec la police pour obtenir le droit de quitter les lieux, elle finit par rejoindre sa voiture garée quelques rues plus loin.

EXT. JARDIN DE LOUISE - FIN DE JOURNÉE

Lisa a fui la ville pour le reste de la journée. L'angoisse ne disparaît pas, elle a besoin de nature, d'espace, de calme. Après une marche de trois heures près de la baie des singes, elle rejoint son amie Louise, chez elle.

LOUISE

Alors ce cambriolage ? Raconte !

LISA

Bah, pas grand chose de plus à raconter que ce que je t'ai déjà dit au téléphone... Je pense qu'on devait être assez comique à voir, une belle bande d'amateurs (rires) ! Mais bon, on a ramené l'essentiel chez ma mère, c'est le plus important. Et surtout, on s'est pas fait chopper !

LOUISE

Et la nana de l'agence, pour l'appart, du coup ? Parce que tu lui avais dit que tu signerais un bail en échange de tes affaires, c'est bien ça ?

LISA

Je la fais poireauter encore un peu, ça lui fait du bien. De toute façon, les appart qu'elle m'a proposés sont maintenant soit loués, soit sous le coup d'un scellé. La ville est un énorme scellé ! (rire anxieux)

LOUISE

Tu m'impressionnes, Lisa, vraiment,
j'admire ton courage !

LISA

Mouais, bah mon courage, là, il en prend
quand même un sacré coup. Je suis allée ce
matin au bureau qui gère les sinistrés, rue
Beauvau, tu sais ? C'est très
impressionnant quand tu rentres là-dedans.
Il y a tellement de monde, c'est fou !
C'est vachement bien organisé en tout cas.
Mais quand j'ai vu tous ces gens en pleurs,
ces cris, tout ça, j'ai pas pu rester.
L'angoisse m'est montée...

LOUISE

J' imagine...

LISA

Tu sais, c'est étrange, mais j'ai
l'impression que je suis doucement en train
de passer de l'autre côté...

LOUISE

De l'autre côté ?

LISA

Ouais, tu sais, quand tu te retrouves au
milieu de tous ces gens désespérés. D'abord
tu les regardes avec un air détaché,
jusqu'à ce que tu réalises qu'en fait, t'es
dans la même situation qu'eux. Alors, au
lieu de les voir eux dans leur malheur, tu
te vois toi. Tu es comme eux en fait, et
quand tu commences à le comprendre, et à
l'accepter, c'est là que la descente
commence... Moi, je me suis toujours
débrouillée toute seule, je n'ai jamais eu
besoin de personne, je m'en vantais même.
Et là, j'ai senti que j'avais mis le doigt
dans un engrenage... Ça sentait pas bon...
de voir tous ces gens comme ça... Pour la
première fois de ma vie, je me suis dit
"merde, ça y est, toi aussi t'es un cas
soc'". Je me suis pris une grosse claque.

LOUISE

Un cas soc', c'est un peu exagéré, non ?

LISA

Je crois pas. J'ai toujours pensé que les
SDF la voulaient bien, cette vie-là.

LISA (SUITE)

Pas que c'est des feignants, j'irais pas
jusque là, mais que finalement il suffisait
d'aller voir des assoc' d'aide, de prendre
une douche, de se raser et d'aller chercher
du boulot pour arranger sa vie, petit à
petit. Mais en fait, c'est une spirale.
Quand tu tombes dedans, c'est mort,
accroche-toi pour en sortir. Quand on se
retrouve sans toit, c'est pas juste qu'on
n'a plus de lit, c'est qu'on n'a plus de
tout. On se retrouve sans toit, donc sans
soi...

LOUISE

Tu fais dans la poésie ?

LISA

Arrête, c'est pas drôle, je sais pas si tu
comprends. Dans ce bureau de crise, là,
tout à l'heure, je me suis rendu compte à
quel point c'est important d'avoir un toit.
Dans une ville comme Marseille, où ça va
vite, où il y a du monde, du bruit, où ça
bosse, cet espèce de brouhaha permanent, un
appart est le seul endroit où on peut se
recentrer, c'est le seul endroit rassurant.
Ça a l'air de banalités dit comme ça, mais
j'en ai vraiment pris conscience seulement
aujourd'hui... Tous ces gens... Quand on
n'a plus de maison, on n'est plus contenu,
il n'y a plus rien qui nous protège...
c'est comme si on n'avait plus de peau...

LOUISE

Oui, c'est pas de pot...

LISA

Putain, mais Louise, tu fais exprès ? Je
suis sérieuse là !

LOUISE

Pardon, c'était nul, désolé..

LISA

J'ai la boule au ventre, là. Je me sens
tellement honteuse d'avoir pensé ça des
gens qui galléraient... Ça va tellement
vite, en fait, je ne pensais pas à quel
point ça pouvait aller aussi vite...de
plonger...

LOUISE

En même temps Lisa, t'es pas non plus
totalement à la rue.

LOUISE (SUITE)

Les gens là, du bureau, ils vont s'occuper de toi, hein ? C'est l'espace de quelques semaines tout au plus, non ? Ça va finir par se débloquer ton affaire.

LISA

Que Dieu t'entende, Louise, que Dieu t'entende...



ACTE III

Un mois s'écoule, durant lequel Lisa passe sa vie entre l'hôtel et son travail. Elle fait de moins en moins de sport, ne voit presque plus ses amis. Sur ses heures libres, elle multiplie les rendez-vous avec les services municipaux pour trouver un logement durable, mais se heurte à la machine administrative. La fatigue la gagne.

INT. URGENCE DE L'HÔPITAL DE LA TIMONE - JOUR

Lisa est alitée dans un box près de l'entrée des urgences de la Timone, une minerve autour du cou. Sasha entre en trombe.

SASHA

Merde Lisa, ça va ?

LISA

Oui ça va, ne t'inquiète pas, c'est juste au cas où, la minerve, mais d'après le médecin, je vais pouvoir l'enlever, la radio n'a rien trouvé.

SASHA

Tu m'as foutu une de ces trouilles au téléphone ! Putain, ma pauvre... décidément...

LISA

Ouais, les boules, hein ? La voiture est en miettes... Finies les balades dans la nature le week-end !

SASHA

Mais non, on prendra la mienne, t'inquiète.

LISA

Plus de voiture, plus d'appart... Tout va bien... Manque plus que le boulot...

SASHA

Ouais, c'est pas ton année ma pauvre...

LISA

Et pour couronner le tout, on me déménage de l'hôtel où je suis pour un autre complètement au nord de Marseille, au bout du monde quoi...

SASHA

Comment ça ?



LISA

Ben la saison approche, les hôtels du centre-ville n'ont plus envie d'avoir des pouilleux chez eux. Faut faire de la place, faut désinfecter ! (rire sarcastique) Surtout que la mairie met au moins deux mois à les payer, les hôtels, et qu'ils doivent amener leurs factures à l'autre bout de la ville en plus... C'est la proprio d'Appart'City qui m'a raconté... Bref, la galère pour tout le monde. Et ceux qui trinquent en bout de chaîne, c'est nous, les "délogés". (elle mime les guillemets avec ses doigts) Tu parles d'un nom, les "délogés" ! Peut-être que s'ils nous appelaient autrement, on arrêterait de se faire balader d'hôtel en hôtel tout le temps ?

SASHA

Et tu bouges quand ?

LISA

Demain... À pied...

SASHA

Appelle-moi, je t'emmènerai.

Lisa habite maintenant un hôtel du nord de Marseille. Elle met trois quarts d'heure chaque matin à se rendre à son travail. Elle a abandonné le sport, trop loin, plus le courage. La pré-saison bat désormais son plein et les touristes débarquent en ville par milliers. Lisa voit d'un mauvais œil ces visiteurs en goguette venir la bouche en cœur voler les logements temporaires des sinistrés. Elle peine de plus en plus à exercer correctement son métier. On lui demande d'être souriante, affable, disponible pour eux, mais elle n'y arrive plus. Noyée dans ses pensées noires, croulant sous la paperasse administrative, elle craque.

INT. RÉCEPTION DE L'HÔTEL - SOIR

Le nouvel hôtel, coincé entre deux immeubles de deux fois sa taille, est modeste, familial. La décoration surannée des années 1970 a perdu de sa superbe - si toutefois elle en eut une un jour -, mais l'atmosphère qui y règne est rassurante.

Un soir, après sa journée de travail, Lisa est accueillie par le réceptionniste qui lui notifie qu'un papier a été déposé à son attention sur son lit. Elle le remercie tandis qu'elle amorce la première marche des cinq étages qui la séparent de sa chambre, et s'émeut intérieurement qu'on puisse ainsi pénétrer dans son intimité sans même lui demander.

INT. CHAMBRE D'HÔTEL - SOIR

Lisa entre dans sa petite chambre de 9 m². Elle découvre le bout de papier, s'assoit sur son lit, prend connaissance du message.

LISA

(à voix haute)

"Merci de vous présenter avec votre bail ce vendredi 10 mai à 18h précises devant le bâtiment d'Aide Habitat, 8 avenue de la République. Signé : la mairie de Marseille". C'est demain, le 15 ! Bon... Peut-être enfin une bonne nouvelle...

Lisa range le papier dans la poche de sa veste, prend son téléphone, se commande à manger, un kebab et un coca zéro.

EXT. DEVANT AIDE HABITAT - FIN DE JOURNÉE

Le lendemain, Lisa est à l'heure au rendez-vous. En avance même, de 10 minutes. Elle dissimule mal une certaine excitation à l'idée de se voir enfin proposer un logement décent. L'heure tourne. 18h, 18h15, 18h30. Elle s'impatiente, prend sur elle. Il n'y avait aucun numéro inscrit sur le message, impossible donc de contacter la personne. À 19h, deux femmes et un homme se présentent devant elle, mallettes en main. Tous trois travaillent à la mairie de Marseille.

LA PREMIÈRE FEMME

(enjouée)

Bonjour ! Bon, on est un peu en retard, mais pile à l'heure pour l'apéro !

LISA

Pardon ?

LA PREMIÈRE FEMME

Oui, excusez-moi, c'était de l'humour, il en faut un peu, ça fait pas de mal, non ? Surtout par les temps qui courent !

LISA

Excusez-moi, madame, en général, je ne pense pas manquer d'humour, mais là, je trouve votre remarque quelque peu déplacée. J'habite au bout de Marseille dans un 9 m², sans savoir quand ma situation s'améliorera, je traîne les mêmes habits depuis trois mois, j'ai enfoui ma dignité au fond du garage de ma mère, je suis épuisée, au bord du vide, alors votre blague a plus tendance à me crispier qu'à me détendre, vous voyez ? Une manière à vous peut-être de vous excuser pour votre retard d'une heure ?

Les deux collègues qui accompagnent la première femme baissent la tête.

LA DEUXIÈME FEMME

Bon, bon, reprenons. Pourrais-je avoir votre bail ?

LISA

Non.

LA DEUXIÈME FEMME

Comment ça non ?

LISA

Je ne l'ai pas, il est chez ma mère.

LA DEUXIÈME FEMME

Mais enfin, madame, c'était pourtant écrit sur le message. Nous en avons besoin pour nous assurer que vous êtes bien l'une des personnes délogées du 20, rue d'Anvers.

LISA

Oui, c'était aussi écrit "18h précises" sur le papier. Comme je vous le dis, le bail est chez ma mère, dans mes classeurs. Elle n'habite pas Marseille. Je ne pouvais pas le récupérer du jour au lendemain car je travaillais aujourd'hui.

La première femme marque un temps d'arrêt. Des larmes ruissèlent le long de ses pommettes poudrées. Son visage apparaît tel une aquarelle au mélange bleu nuit et ocre poisseux dans la lumière impressionniste de cette fin de journée printanière.

LA PREMIÈRE FEMME

Écoutez, je me suis levée à 7h du matin, je n'en peux plus, ce n'est plus possible, c'est tous les jours pareil. C'est horrible tout ce qui se passe en ce moment, je n'ai plus de vie, plus le temps de rien. Tous ces gens, ces "délogés", c'est totalement ingérable !

Elle pleure de plus belle.

LISA

(dénuée de toute compassion)

Madame, vous au moins, vous avez la chance de rentrer chez vous le soir. Pardonnez-moi donc de ne pas faire preuve d'empathie à votre égard.

LISA (SUITE)

Vous m'avez fait venir et attendre pour rien, seulement pour vérifier ce que vous auriez pu constater sur votre ordinateur. Restons-en là, donc, s'il vous plait, ou je risque de devenir grossière. Et surtout, merci pour tout !

Tous se quittent sur ces paroles, chacun dans une direction opposée. Lisa erre dans les rues du centre-ville jusqu'au dernier métro, incapable ce soir-là de rentrer dans son 9 m².

Durant le week-end, Lisa reste dans sa chambre, regarde des séries sur l'ordinateur. Elle a éteint son téléphone.

INT. AGENCE DE TOURISME, CENTRE-VILLE DE MARSEILLE - JOUR

Le lundi suivant, Lisa est convoquée dès son arrivée au travail dans le bureau de la directrice de son agence de tourisme. Elle n'en connaît pas la raison, même si elle se doute que ce n'est pas pour parler promotion.

LA DIRECTRICE

Salut Lisa, ferme la porte s'il te plaît.

Lisa s'exécute, s'assoit face à la directrice dont elle n'aperçoit que la silhouette élancée et gracieuse, de l'autre côté du large bureau inondé de soleil.

LISA

Tu voulais me voir ?

LA DIRECTRICE

Oui. À vrai dire, je ne sais pas trop par quoi commencer. Je sais bien sûr les difficultés que tu traverses, et j'imagine que ça ne doit pas être facile pour toi tous les jours, mais le problème, c'est que ça commence à influencer gravement sur ton travail et par ricochet sur l'ambiance générale à l'agence, sans parler de la relation client qui en prend un sacré coup...

LISA

Je suis virée ?

LA DIRECTRICE

Non, tu n'es pas virée, Lisa, je ne vais pas te faire ce coup-là. Et puis je sais ce que tu vaux. Mais tu comprends que ça devient de plus en plus difficile pour tout le monde, là.

LA DIRECTRICE (SUITE)

La saison arrive, la pré-saison est déjà là, et on ne peut pas se permettre d'autres incidents avec les clients... Et les mauvaises notes qu'ils nous donnent... Ce n'est pas possible. Les deux derniers étés n'ont pas été exceptionnels, loin de là, on ne peut pas risquer notre chiffre d'affaire sur tes humeurs, même si encore une fois je comprends ta situation.

LISA

... mes humeurs...

LA DIRECTRICE

Tu vois très bien ce que je veux dire. Déjà, tu arrives presque tous les jours en retard. Et puis, pardonne-moi, mais tu n'es plus la Lisa que j'ai connue, apprêtée, délicieuse, joviale, avec toujours cette petite délicatesse pour la clientèle ou pour tes collègues... Le changement est assez... net... Tu tires une mine d'outre-tombe les trois quarts du temps, quand notre principale arme de conviction est le sourire. Tu ne t'investis plus comme avant sur les dossiers, à chercher le bonheur des touristes à tout prix, à fouiner et remuer ciel et terre pour leur trouver la petite pépite qui les fera revenir... Sans parler de la façon dont tu peux parfois t'adresser à eux... J'ai eu quelques retours de tes collègues qui m'ont décrit des scènes... inadmissibles, en fait...

LISA

Sympas les collègues... Je suis virée donc...

LA DIRECTRICE

C'est ce que tu veux, que je te vires, à me le répéter comme ça ? Parce que moi, ce que je veux, c'est retrouver la Lisa d'avant, la Lisa bienveillante, la Lisa bosseuse...

LISA

Elle est peut-être morte, la Lisa que tu connais...

LA DIRECTRICE

Je ne veux pas le croire. On ne peut pas changer comme ça en si peu de temps. Pas à ce point.

La directrice se lève de sa chaise, Lisa peut enfin voir son visage, plus tendu qu'à l'accoutumée. Elle traverse la pièce, actionne le bouton de la petite machine à café, offre une tasse pleine à Lisa.

LA DIRECTRICE (SUITE)

Écoute, prend-toi trois jours dès aujourd'hui pour te reposer et réfléchir un peu, on s'arrangera au bureau. Et reviens-nous plus conquérante que jamais ! Ok ?

LISA

Trois jours... Si seulement trois jours pouvaient suffire à retrouver ma vie d'avant... J'essayerai au moins de penser à ce que tu m'as dit, ok. Je ne veux pas te faire du tort, tu sais, ni à toi, ni aux autres d'ailleurs. Je suis un vrai boulet, j'en ai conscience... Mais c'est vrai que j'ai toutes les peines du monde à paraître normale alors que rien n'est normal pour moi en ce moment...

Lisa pose la tasse de café sur le bureau, se lève, esquisse un pas vers la directrice. Elle a envie de se jeter dans ses bras, une impulsion qu'elle ne s'explique pas, mais s'y refuse finalement. Elle quitte le bureau puis l'agence, et rentre chez elle.

INT. ESPACE D'ACCUEIL DES POPULATIONS ÉVACUÉES - JOUR

Le jeudi suivant, Lisa est retournée travailler. Ses trois jours de repos ne semblent pas avoir transformé fondamentalement son état général, mais les traits de son visage sont un peu moins tirés. Elle a aussi soigné sa tenue. Elle est arrivée à l'heure à l'agence, et a souri à ses collègues.

Pendant sa pause du midi, elle passe au "bureau de crise", à 10 minutes à pied. Cette fois, elle espère y rencontrer une assistante sociale. L'endroit s'est dépeuplé depuis sa première visite. Le personnel a été réduit à peu de chagrin et les services proposés sont devenus rares. Les associations ont déserté les locaux. Certaines cloisons ont disparu, agrandissant significativement l'espace et renforçant par là-même l'impression de vide. Face à elle, un petit homme d'une quarantaine d'année, gris, lui explique que sa demande ne peut aboutir aujourd'hui.

LE PETIT HOMME GRIS

Je comprends votre désarroi, madame, mais sans ce papier, je ne peux malheureusement accéder à votre requête.

LISA

Monsieur, de quel formulaire me parlez-vous enfin ? Ce papier, je vous dis que je ne l'ai jamais reçu.

LISA (SUITE)

Vous m'envoyez chercher mon courrier au fin fond de Marseille, dans une pauvre boîte postale d'un bureau de poste quasi désaffecté, aux horaires aléatoires. J'en ai marre de me coltiner des heures de transports pour vérifier si j'ai reçu quelque chose dans cette boîte. On est en 2019 quand même, vous n'avez pas des moyens plus simples de nous transmettre vos infos, vos formulaires ? Internet, les mails, ça vous parle ? Je travaille, vous savez. Mon seul jour possible pour récupérer mon courrier, c'est le samedi. Et nous sommes jeudi. Je fais comment, moi, du coup ? Déjà qu'aujourd'hui je viens vous voir sur ma pause-déj'... Écoutez, je veux voir quelqu'un... maintenant ! Vous m'entendez ?

LE PETIT HOMME GRIS

Je comprends madame, mais sans ce formulaire à remplir et à nous renvoyer, il est impossible d'obtenir un rendez-vous. Ce n'est pas moi qui fixe les règles, je suis désolé, je ne fais qu'appliquer...

LISA

(abattue)

Ça va, j'ai compris l'idée.

Un supérieur arrive sur ces entrefaites, s'arrête derrière le petit homme gris.

LE SUPÉRIEUR

Un souci ?

LISA

Oui, un gros même. Devinez lequel ?

LE PETIT HOMME GRIS

Madame n'a pas envoyé son formulaire B-22 indispensable à toute prise de rendez-vous avec l'assistante sociale. Je lui ai dit que...

LISA

...que je pouvais aller me faire foutre.

LE SUPÉRIEUR

Calmez-vous madame, ou je serai dans l'obligation de faire appel à la sécurité.

LISA

Vous me menacez ?

LE SUPÉRIEUR

Non, non, pas du tout, tout va bien, nous allons trouver une solution. Auriez-vous sur vous votre numéro de CAF ?

LISA

Mon quoi ? Non mais attendez...

LE SUPÉRIEUR

Êtes-vous inscrite à Pôle emploi ? Touchez-vous le RSA ?

LISA

Vous voulez mon bail aussi tant que vous y êtes ? Comme les autres ? Mais enfin, je bosse, j'ai un boulot, je ne suis pas au chômage, donc non, pas de Pôle emploi, pas de RSA, rien. Consultez vos dossiers à la fin !

LE SUPÉRIEUR

(impassible)

Dans ce cas, madame, je suis désolé, mais vous n'êtes pas prioritaire.

Il réfléchit, essaye de faire retomber la tension.

LE SUPÉRIEUR (SUITE)

Je peux exceptionnellement vous proposer un rendez-vous. À prendre ou à laisser.

LISA

Nous voilà au marché maintenant, "à prendre ou à laisser" !

Le supérieur fait mine de n'avoir pas entendu la dernière réflexion de Lisa. Il regarde l'agenda par-dessus l'épaule du petit homme gris.

LE SUPÉRIEUR

... mercredi prochain... à... 15h ?

LISA

Merci de l'effort, mais puisque je vous dis que je travaille !

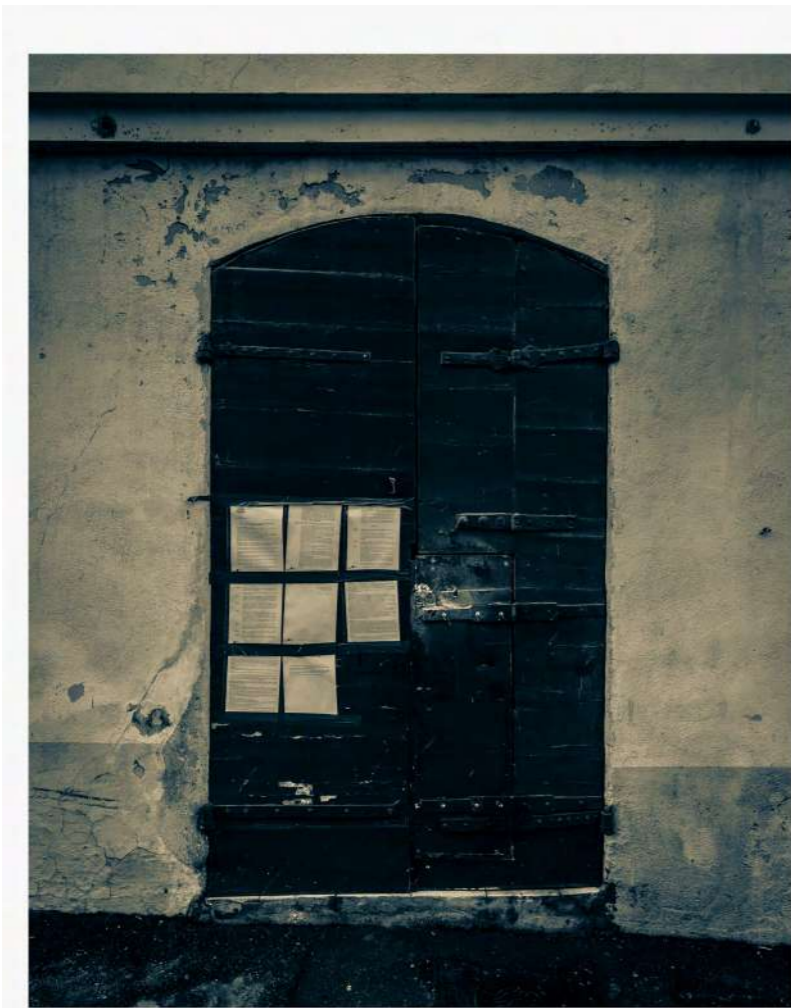
LE SUPÉRIEUR

Je vois pourtant dans votre dossier que vous avez déjà rencontré un médiateur social, ainsi que l'association "un toit pour moi", vous devriez pouvoir vous libérer, donc ?

LISA
Ok, laissez tomber, vous avez gagné,
j'abandonne. C'est la dernière fois que
vous me voyez, adieu.

Lisa se lève et sort en larmes.

Elle ne repasse pas à son travail et prend directement le train à la
gare Saint-Charles pour aller chez sa mère.



ÉPILOGUE

INT. MAISON DE LA MÈRE DE LISA - FIN DE JOURNÉE

Lisa allume la lumière du garage de sa mère où sont entreposées ses affaires. Elle fixe les piles de cartons, ses meubles recouverts de draps, sa machine à laver. Sa mère la rejoint, lui caresse le dos.

LA MÈRE DE LISA
Ça va aller ma chérie, tu vas t'en sortir.
On va trouver une solution.

LISA
Merci Maman de m'accueillir. Je n'en
pouvais plus de l'hôtel. C'est fini, je
n'en veux plus de cette vie. Demain je
passerai prendre mes valises dans ma
chambre. Tu vois, 32 ans et je reviens chez
"Môman"... retour à la case départ...

LA MÈRE DE LISA
Je serai toujours là pour toi, tu le sais,
ce n'est pas un retour en arrière, mais
juste une petite retraite pour te
ressourcer et faire le point. Ça me rend
triste ce qu'il t'arrive, je n'aime pas te
voir comme ça. J'aimerais tellement que tu
sois heureuse...

Les deux femmes s'installent sur le canapé du salon avec un verre de
vin. Le dîner mijote dans la cuisine.

LISA
Ces derniers jours, ça a été plus dur que
jamais. Il faut que je t'avoue un truc...
En rentrant hier du bureau de crise, rue
Beauvau - ça a été l'enfer ! -, j'ai pas
réussi à retourner au boulot...

LA MÈRE DE LISA
Tu leur as dit que tu étais malade ? Ils
peuvent le comprendre, je pense...

LISA
Non, en fait... j'ai démissionné.

La mère de Lisa reste muette.

LISA (SUITE)
C'était plus possible. Je n'y arrivais
plus. Faire semblant avec les collègues,
avec les clients, les touristes, les
fournisseurs...

LISA (SUITE)

Le sourire, toujours ce sourire ! J'en avais marre de jouer un rôle tout le temps. J'avais envie de crier, de hurler, de dire au monde entier que la vie c'est de la... bref...

LA MÈRE DE LISA

Tu es à bout, Elisabeth, et c'est normal, après tout ce que tu as vécu ces derniers mois. N'importe qui serait comme toi. Mais quitter ton travail, tu ne penses pas que ça va t'amener encore plus de soucis ?

LISA

Je sais pas, je crois pas, pas ce boulot en tout cas... De toutes façons, c'est fait. J'ai réagi comme ça parce que c'était trop. Tous ces gens qui te triment d'un hôtel à l'autre, d'un bureau à l'autre, tous ces rendez-vous qui n'aboutissent à rien, ces fausses promesses, ces faux espoirs... Tu sais que depuis février, je ne sais toujours pas pourquoi ils ont fermé l'immeuble ? C'est normal, ça, de laisser les gens dans l'ignorance, dans l'angoisse ? Y en a pas un à Marseille qui est capable de me donner une info viable, pas un ! Ils se renvoient tous la balle, ils se cachent derrière leur petite fonction, derrière leur petit bureau, dans leur petit costume... Y a jamais de responsable. Et nous, les dindons, on a juste à dire "ok", "d'accord", "pas grave". Ça va durer combien de temps ? On ne sait pas. Pensez-vous qu'on va rentrer chez nous un jour ? On ne sait pas. C'est juste insupportable. J'arrive au boulot le matin, la gueule défaite, je n'avais pas commencé ma journée que j'étais déjà crevée. Le médecin m'a donné des trucs, genre des anxios, mais bon, du coup, t'es complètement rétamée, tu ne captes plus rien autour de toi. J'ai dû les stopper. Et le stress est revenu, de plus en plus fort. J'ai pourtant l'habitude des imprévus, des aléas, mais là, c'est toute la machine qui me flingue. T'es maître de rien, t'es juste un pion...

LA MÈRE DE LISA

Ah ça, j'en sais quelque chose... 25 ans comme assistante sociale à Marseille, tu en vois passer...

LISA

...J'espère que t'étais plus facile à voir que les assistantes du bureau de crise....

LA MÈRE DE LISA

Comment ça ?

LISA

Non rien, laisse tomber...

LA MÈRE DE LISA

...en plus, mes "clients" étaient surtout des personnes sous tutelle ou avec des troubles mentaux, donc tu peux imaginer la bataille à chaque fois pour essayer de leur trouver des logements à ces gens-là ! J'en ai visité des taudis, j'en ai rencontré des petits fonctionnaires zélés et des propriétaires pourris. Sans parler des marchands de sommeil. Le problème du logement à Marseille ne date pas d'hier, malheureusement...

LISA

J'espère au moins que Gaudin, du fond de son gros lit king size en or massif, il a parfois des petits cas de conscience... Même si j'y crois moyen, j'avoue... Il va prendre sa petite retraite dorée et sera tranquille peinard. Pas de conséquences pour lui ! Je l'aime tellement cette ville, ça me tue... Ça pourrait être la plus belle ville du monde, si seulement... En fait, il faut des morts pour que ça réagisse, parce que la presse regarde... On met le paquet quelques semaines pour faire bien devant les caméras, on flippe des procès alors on fait semblant de prendre le problème à bras le corps, et puis quelques temps après, finito, adios, c'est déjà oublié, et tout le monde retourne à ses petites magouilles, comme avant...

LA MÈRE DE LISA

Ainsi va le monde, ma fille...

Lisa, dépitée, se lève pour servir le repas, abrégant ainsi la discussion. La soirée se termine autour du dîner.

—
Deux mois plus tard, Lisa vit encore chez sa mère. Elle est toujours sans nouvelle de son ancien appartement, mais ne s'en préoccupe presque plus. Elle va mieux. Elle a décidé de reprendre sa vie en main et prépare désormais l'examen d'entrée à la gendarmerie. Elle garde en mémoire l'image de sa voisine du rez-de-chaussée en pleurs dans les bras du policier maladroit lors de l'expulsion. Le déclencheur. Elle veut pouvoir aider les personnes dans le besoin, elle veut se sentir utile à la société.



Nouveau campement de la porte d'Aubervilliers à Paris où se mêlent consommateurs de cracks, dealers et migrants

© Stéphane Lagoutte / MYOP

MY P